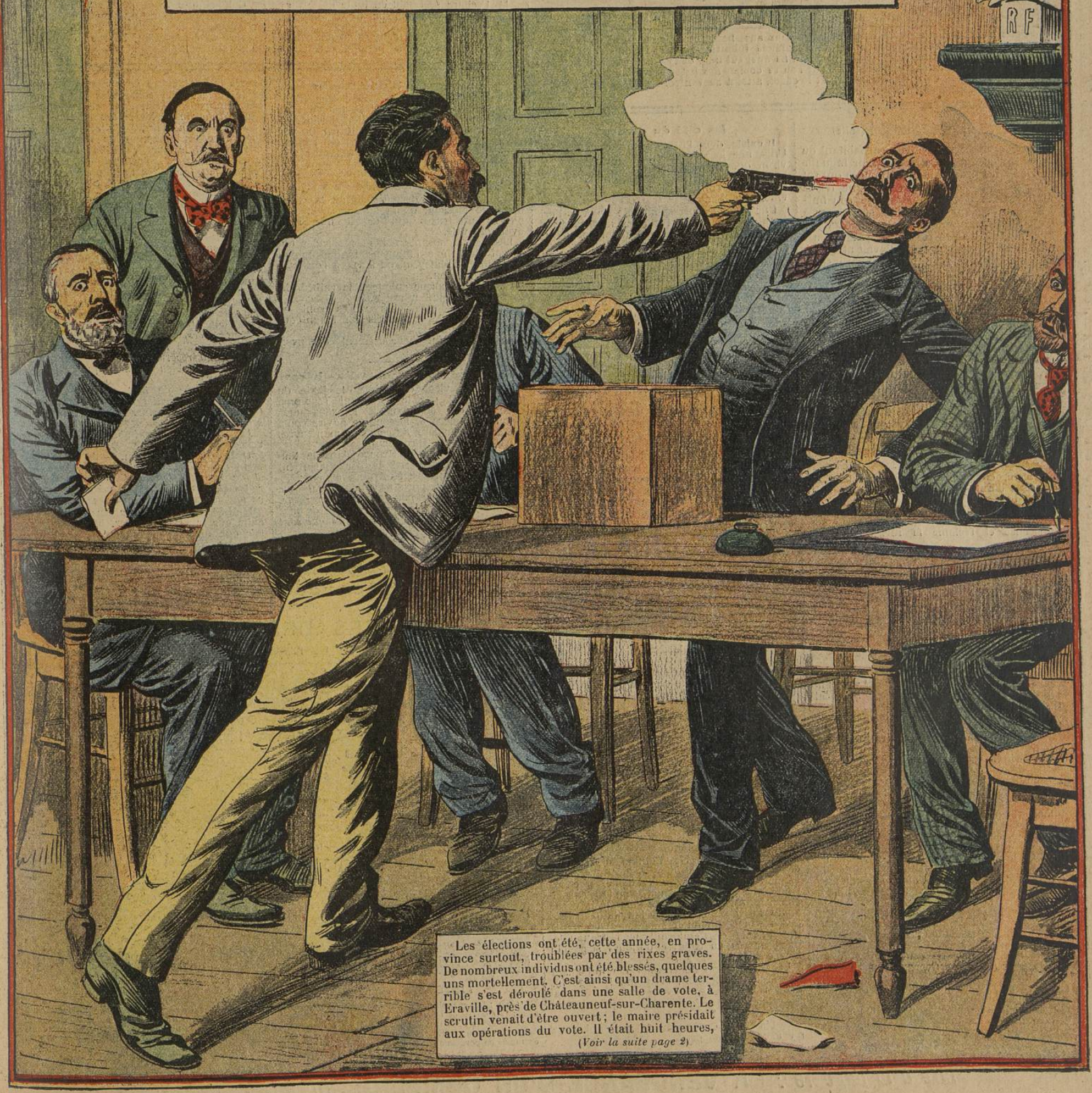
N° 70 (3e Année - 120)
REDACTION, ADMINISTRATION, ANNONCES
75, Rue Dareau, PARIS
*Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus*
ABONNEMENTS ET CONCOURS
75, Rue Dareau, PARIS
*(On s'abonne dans tous les bureaux de poste)*
PRIX : 10 CENT.

# L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE
Hebdomadaire

## Scrutin sanglant !




Les élections ont été, cette année, en province surtout, troublées par des rixes graves. De nombreux individus ont été blessés, quelques uns mortellement. C'est ainsi qu'un drame terrible s'est déroulé dans une salle de vote, à Eraville, près de Châteauneuf-sur-Charente. Le scrutin venait d'être ouvert ; le maire présidait aux opérations du vote. Il était huit heures,

(*Voir la suite page 2*)

L'ŒIL DE LA POLICE, *chaque mercredi : 12 grandes pages, 3 000 lignes de texte, 50 gravures en noir et en couleurs.* **10c** *le numéro.* **EN VENTE PARTOUT**

## Les frères ennemis

Deux jeunes gens, âgés de vingt et vingt deux ans, habitant dans un garni de la rue du Vert-Bois, à Paris, étaient divisés par une profonde inimitié. Tous deux aimaient la même femme. Ils décidèrent de se battre au couteau. Le duel eut lieu, dans leur chambre, terrible et acharné. Les deux frères se ruèrent l'un sur l'autre comme des bêtes fauves.

Soudain, un cri de douleur retentit et le cadet, atteint au ventre, s'affaissa au milieu de la chambre. Le meurtrier a été arrêté.

## Scrutin sanglant ! (suite)

lorsque arriva, pour voter, un habitant du pays. Il s'approcha de la table sur laquelle se trouvait l'urne, il donna son nom qui fut émargé, puis, en même temps que de la main gauche il donnait au maire son bulletin, de la main droite, qu'il sortit armée d'un revolver, de sa poche, il visa le magistrat. Une détonation retentit. Le maire s'affaissa sur l'urne. La balle l'avait atteint à la tempe gauche. La mort avait été instantanée. De suite, le meurtrier était saisi et remis entre les mains des gendarmes.

Le Parquet de Cognac s'est transporté sur les lieux du crime et a ouvert une enquête.

On a ainsi appris qu'il y a quelques années la victime avait entretenu des relations coupables avec la femme de son meurtrier. Ces relations, malgré toutes les précautions que prirent les deux intéressés pour les cacher, furent connues, et deux divorces s'ensuivirent. Mais le mari, malgré le temps, n'oubliait pas : un besoin de vengeance le torturait et c'est ce qui l'a conduit au crime.

### Le forçat Brierre à la Guyane

Brierre, condamné à mort par la Cour d'assises d'Eure-et-Loir le 23 décembre 1901, est au bagne, à la Guyane, depuis neuf ans.

On se rappelle qu'à plusieurs reprises l'assassin de Corancez a protesté de son innocence et réclamé la revision de son procès.

En tout cas, depuis qu'il est au bagne, sa conduite et son travail ont toujours été exemplaires ; c'est ainsi qu'il n'a pas encouru un seul jour de punition.

En conséquence, Brierre vient d'être l'objet d'une proposition tendant à ramener à 15 ans de travaux forcés, les travaux forcés à perpétuité.

### La protection des animaux en Angleterre

Les tribunaux anglais se montrent toujours sévères à l'égard de ceux qui maltraitent les animaux.

Un étourneau pénétrait il y a quelque temps dans la chambre d'un dormeur, M. Griffin, de Bryn-Mor, qui avait laissé sa fenêtre ouverte.

M. Griffin est poltron. L'irruption soudaine de cet oiseau dans sa chambre lui causa une mortelle frayeur.

Pour se venger, il s'empara de la malheureuse petite bête encore toute affolée, et lui attacha les deux pattes avec une ficelle de deux mètres à peine de longueur. Il la laissa plusieurs jours ainsi dans son jardin.

Un de ses voisins, au cœur sensible, apitoyé de la triste situation du pauvre étourneau, porta plainte. Pour cet acte de cruauté, M. Griffin s'est entendu condamner par la cour d'Amlwich à dix shillings d'amende et aux frais.

D'autre part, la société protectrice des animaux en Angleterre poursuit avec la plus grande ténacité les individus qui maltraitent les animaux.

C'est à la requête de cette société qu'un charretier du nom de George Miller a comparu devant la cour de Dorking pour avoir frappé avec la dernière brutalité son cheval qui, fatigué, refusait d'avancer.

Impitoyables comme ils le sont toujours en pareil cas, les juges ont condamné l'inculpé à un mois de prison.

### La cité du divorce

Il existe, dans l'Etat de Nevada, aux Etats Unis, une localité de quinze mille âmes environ où, en raison de la facilité des lois pour les ruptures conjugales, on trouve une proportion considérable de divorcés. Cette ville, c'est Reno.

Une aimable correspondante du *New-York Herald* s'extasie ainsi sur les mérites de la capitale du divorce : « En sortant de la gare, dit-elle, le premier mot que vous apercevez sur le mur est un mot énorme : « Divorce ! »

« A l'hôtel, les femmes de chambre vous indiquent obligeamment quelles sont les divorcées de marque en pension. Elles se réunissent par tables, par clubs, par associations. Avec courtoisie, elles se content les derniers événements qui illustrent leurs procès.

« Celles qui sont divorcées donnent des conseils à celles qui sont en instance de divorce. Tout se passe au milieu de la sympathie générale. Chacun suit son traitement de bonne humeur.

« En attendant, on se livre à de magnifiques excursions, car Reno est entouré de montagnes dont quelques pics sont inaccessibles. Mais il y a dans les environs des routes magnifiques pour l'automobilisme et pour ceux qui aiment à monter à cheval.

« Cela vous explique pourquoi Reno est devenu un centre de divorces si attrayant. En dix heures, vous vous rendez à San-Francisco si le cœur vous en dit. C'est un petit paradis. »

### Les agents de la sûreté seront armés

Un vieux règlement interdit formellement aux agents de la Sûreté de se servir d'une arme quelconque, même lorsqu'ils sont l'objet de violences graves de la part des malfaiteurs ; aussi ces derniers ne se gênent-ils pas pour tirer sur les inspecteurs de police ou pour les larder de coups de couteau.

On a fini par se rendre compte, à la préfecture de police, que ce système très digne, très correct assurément, offrait cependant de graves inconvénients, car le nombre des agents blessés en procédant à des arrestations croît avec une rapidité fantastique.

M. Lépine vient de décider que les agents de la Sûreté seraient armés et pourraient au moins se défendre.

### Le flegme britannique

A Darlington, le coroner, conduisant son enquête sur le suicide d'un prisonnier dans sa cellule, interrogeait le compagnon du suicidé qui avait assisté impassible à la pendaison de son codétenu.

Cet individu, nommé Bolham, a témoigné devant le coroner d'un respect peut-être exagéré de la liberté individuelle. Il a raconté que son compagnon, voulant se suicider, lui avait offert de profiter de la corde avant lui. Bolham déclina l'invitation, mais laissa son compagnon se pendre, assista à son agonie et s'endormit bien tranquillement auprès du cadavre toujours suspendu à la corde.

La stupéfaction du coroner n'a nullement impressionné Bolham, et quand le juge lui a dit :

— Comment ! Vous n'avez pas même appelé à l'aide ?

— Ma foi ! a répondu le prisonnier, je n'y ai même pas pensé.

## CURIEUSE HISTOIRE D'UN COLLIER DE PERLES

De passage à Paris, la marquise de L... était descendue dans un grand hôtel de la rue de la Paix.

L'autre matin, en examinant ses bijoux, elle constata avec stupeur qu'un de ses plus beaux joyaux, un collier de perles d'une valeur de 80.000 francs avait disparu.

Fébrilement, elle fouilla tous ses meubles, ouvrit tous ses écrins.

Ce fut en vain.

Mme de L..., certaine d'avoir été la victime d'un vol, avisa aussitôt M. Péchard, commissaire de police du quartier Gaillon. Le magistrat procéda à une enquête, qui amena l'arrestation du chasseur d'un grand magasin de chaussures.

Le précoce voleur, nommé Paul, âgé de quinze ans, ne fit aucune difficulté pour reconnaître le larcin.

— J'ai pris le collier, dit-il, dans la chambre à coucher de la marquise, un jour que je lui avais livré une paire de chaussures, mais je le croyais sans valeur.

— Qu'en avez-vous fait ? lui dit le magistrat.

— Ma mère, qui l'a trouvé dans mes poches, s'en est emparée, répondit le gamin.

M. Péchard se rendit en toute hâte rue de la Chapelle, au domicile de la mère de Paul.

Celle-ci parut très étonnée qu'on daignât se déranger pour une pareille « saleté » ; elle grommela quelques imprécations et dédaigneuse, ajouta :

— Vous le trouverez, votre collier, chez ma belle-fille, qui habite rue Secrétan.

Le magistrat, continuant ses pérégrinations, courut à cette adresse indiquée ; la jeune femme était absente ; elle avait conduit sa fillette, âgée de trois ans, aux Buttes-Chaumont.

M. Péchard finit, en effet, par la trouver tout près du labyrinthe.

— Le collier de verre, dit la maman, tenez, le voilà ; il est au cou de ma fille.

M. Péchard s'empare du joyau et pousse une exclamation.

— Mais il manque la moitié des perles.

— Parbleu, répond la maman, le collier était deux fois trop grand pour ma fille. J'ai enlevé des perles, elles sont encore à la maison.

La belle-sœur de Paul n'avait pas menti. Dans une boîte à boutons, au milieu du fil, des épingles et des aiguilles, on retrouva toutes les perles.

La marquise, trop heureuse de rentrer dans son bien, a refusé de porter plainte contre le chasseur.

Celui-ci, qui avait déjà volé un tire-bouton en argent dans une maison où il était employé, a été remis en liberté après une sévère admonestation, heureux de s'en tirer à si bon compte.

### Le courage d'une fillette

Le roi d'Angleterre a donné la médaille d'Edouard à une fillette de 15 ans qui, l'automne dernier, se porta courageusement au secours de sa mère, poursuivie par un taureau, et détourna l'attention de l'animal furieux. Elle put d'ailleurs échapper elle-même au danger.

### La comète accusée de vol

On s'apercevait dernièrement à la cathédrale de Moscou, qu'un superbe collier de pierres précieuses qui ornait une icone avait été volé.

Les gens ignorants étaient persuadés que le vol était dû à l'influence malfaisante de la comète de Haley, qu'on a vue à l'observatoire de Moscou.

Une foule énorme entourait la cathédrale, mais l'entrée était interdite.

Les pierres précieuses volées sont au nombre de 642, y compris un magnifique collier de diamants.

Le voleur fut heureusement découvert deux jours plus tard.

### Les derniers moments d'un héros

Le *Times* vient de publier le texte du message écrit par le lieutenant Tsoutoma Sakouma qui commandait le sous-marin japonais numéro 6, lorsque ce navire coula la semaine dernière, au cours de manœuvres dans la baie de Hiroshima.

Ce message, qui fut trouvé dans la tourelle du navire quand le sous-marin fut ramené à la surface, était ainsi conçu :

*C'est avec le plus profond regret que j'écris ce message pour raconter la perte, par ma propre faute, de ce navire, de mes camarades officiers et des hommes qui sont à son bord.*

*Je désire d'abord faire ressortir d'une manière tout à fait spéciale que toutes les mesures ont été prises pour ramener le navire à la surface, mes camarades et les hommes de l'équipage ayant, dans ce but, travaillé jusqu'à la fin sérieusement et avec calme.*

*J'avais donné l'ordre d'effectuer une plongée avec les machines en marche. Ayant alors constaté que le bâtiment s'enfonçait trop rapidement, j'essayai de fermer les valves par lesquelles l'eau pénètre dans les réservoirs de plongée.*

*Malheureusement la chaîne qui commande le fonctionnement de ces valves s'est brisée soudainement, et il m'a été impossible de contrôler la marche du navire.*

*Pendant ce temps, les réservoirs s'étaient complètement remplis d'eau, et le navire s'enfonça sous un angle d'environ vingt-cinq degrés. Quand nous eûmes touché le fond, l'eau commença de nous envahir.*

*Le tableau des commutateurs fut noyé ; l'électricité s'éteignit ; les fusées brûlèrent, des gaz délétères se répandirent ; il devint extrêmement difficile de respirer.*

*Malgré ces conditions déplorables, nous avons travaillé de notre mieux à vider le plus grand réservoir. Je pense que nous y avons réussi, bien qu'on ne puisse plus lire les niveaux.*

*En l'absence de tout courant électrique, notre seul et dernier espoir de remonter à la surface est d'arriver à vider tous les réservoirs.*

*J'écris dans la demi-obscurité, la lumière venant de la tourelle.*

11 heures 45 du matin. — *Je prie instamment Sa Majesté de m'accorder son pardon et de secourir les familles de mes camarades et de mes hommes qui périssent dans ce navire qui coule. Ceci est mon seul vœu.*

Midi 30. — *C'est avec la plus extrême difficulté que je peux respirer, bien que je sois sûr que nous avons chassé toute la gazoline des réservoirs... Je ne peux plus continuer... Midi 40...*

CONCOURS N° 24

## CONCOURS DES PROFESSIONS

### HUITIÈME SÉRIE

### LISTE DES PRIX

1er prix : Une magnifique boîte de couverts comprenant : 12 couverts de table ; 12 couteaux de table ; 12 couteaux à dessert ; 12 cuillers à café ; 1 louche ; 1 couvert à salade. Du 2e au 6e prix : Une ravissante garniture de cheminée en porcelaine décorée, composée d'une pendulette et de deux vases ; Du 7e au 12e prix : Un excellent remontoir pour homme, en acier oxydé ; Du 13e au 42e prix : Un délicieux pendentif « chimère » en métal doré mat, chaînette fine ; Du 43e au 72e prix : Une élégante garniture de boutons de chemise. Du 73e au 110e prix : Une gentille boîte porte-allumettes « Jupiter » ; Du 111e au 150e : Une très jolie épingle à chapeau.



*Lire à la page 10 :* **LA VENGEANCE D'UN COMPLICE,** *Histoire de détective*

LA SEMAINE CRIMINELLE

# DANS L'OUEST

**MUTINERIE DANS UNE PRISON.** — Une mutinerie vient de mettre en émoi les détenus de la prison maritime qui, depuis quelque temps, se plaignaient de la rigueur du régime pénitentiaire. — A la tête du mouvement d'insurrection, se trouvaient deux matelots, dont l'un est célèbre par ses exploits d'apache. Ces deux mutins ayant été extraits de leur cellule, ainsi qu'on le fait chaque jour, incitèrent leurs compagnons à se révolter contre leurs gardiens. Ils coururent s'enfermer dans un local de la prison, où ils se barricadèrent. L'intervention de la gendarmerie et les menaces extrêmes eurent seules raison des deux bandits. CHERBOURG.

**MYSTERIEUX ATTENTAT.** — On se souvient qu'un homme accusé récemment du meurtre de son oncle, avait été acquitté par la cour d'assises du Morbihan. Or, l'autre soir, il passait dans un petit chemin creux, près du village, où il vit avec sa mère quand un individu, surgissant d'un bois, tira sur lui deux coups de revolver. Le malheureux fut atteint au bras gauche. L'individu a disparu. LORIENT.

**UN ASSASSIN LYNCHÉ.** — Pour un motif futile, un ouvrier du port frappa d'un coup de couteau au sein droit le fils de sa femme, un gamin de neuf ans. Aux cris poussés par le pauvre enfant, la foule accourut et lyncha le misérable. Celui-ci allait succomber sous les coups de bâton et les coups de pied, lorsque des gendarmes intervinrent et procédèrent à son arrestation. CHERBOURG.

**LES AMUSEMENTS MORTELS.** — Pendant que leurs parents déménageaient les meubles des grands-parents décédés depuis peu, les enfants de deux cultivateurs du Gué d'Orman en Combourg, une fillette de dix ans et une de quatre ans, découvrirent un vieux fusil qui n'avait pas servi depuis plus d'un an. L'aînée s'en saisit, et, pour jouer, s'amusa à viser sa petite sœur. Un coup de feu éclata et la pauvre enfant, atteinte en plein cœur, tomba foudroyée. SAINT-MALO.

# UNE ÉTRANGE DISPARITION

*Grand Roman policier inédit* *

PAR A. K. GREEN

(Traduction de J. Heywood)

## CHAPITRE VIII

FANNY ÉCOUTE AUX PORTES

Le lendemain soir, j'eus quelques instants de conversation avec Fanny à la grille du jardin.

Elle ne tarda pas à répondre à mon signal, et lorsqu'elle s'approcha, je m'aperçus qu'elle était plus agitée que de coutume.

— Oh ! monsieur Smart, s'écria-t-elle en m'abordant, si vous saviez ce que j'ai entendu tout à l'heure !

— Je ne demande qu'à l'apprendre, la belle enfant. De quoi s'agit-il ?

— Jamais je n'ai eu une telle frayeur, fit-elle en baissant la voix. J'ai pensé me trouver mal dans le vestibule et il y avait bien de quoi ! Entendre une vraie dame parler comme cela d'un crime...

— De quelle dame parlez-vous ? Voyons, ma chère Fanny, il ne faut pas commencer votre histoire au milieu, j'ai besoin de tout savoir.

— Eh bien, fit-elle en se calmant un peu, Mme Daniels a eu cet après-midi la visite d'une dame. Elle était habillée...

De nouveau je l'interrompis au beau milieu de sa phrase :

— Laissons la toilette, fis-je avec impatience, il est plus simple de me dire le nom de cette dame.

— Eh ! comment voulez-vous que je le sache ? s'écria Fanny non sans humeur. Ce n'est pas moi qu'elle est venue voir !

— Alors dites-moi de quoi elle avait l'air. Vous l'avez aperçue, je suppose ?

— C'est bien ce que je faisais quand vous m'avez interrompue... Elle avait l'air d'une reine, avec sa robe de velours qui traînait derrière elle, et des diamants gros comme...

— Etait-elle brune ?

— Elle avait les cheveux noirs et les yeux aussi.

— Grande, l'air très fière ?

Fanny eut un signe de tête affirmatif.

— Vous la connaissez donc ? demanda-t-elle avec surprise.

— Pas précisément, mais je crois savoir qui c'était. Alors elle était venue voir Mme Daniels ?

— C'est Mme Daniels qu'elle a demandée, mais j'ai dans l'idée qu'elle venait plutôt pour monsieur.

— Comment cela ? Voyons, vous me faites languir.

— Vous ne me laissez pas seulement le temps de parler ! C'était vers six heures, au moment où je montais m'arranger pour servir à table. Comme elle parlait dans le vestibule avec Mme Daniels, je me suis arrêtée sur les marches de l'escalier pour écouter ce qu'elle disait.

Mme Daniels n'avait pas l'air contente de la voir, mais la dame lui parlait comme à une sœur : elle lui disait qu'elle savait comme elle était occupée, mais qu'elle lui ferait grand plaisir en venant la voir un de ces jours pour parler du bon vieux temps d'autrefois. Mme Daniels lui faisait une mine de l'autre monde. Je suis sûre qu'elle allait lui répondre quelque chose de désagréable, quand la porte d'entrée s'est ouverte et que Monsieur est entré, sa valise à la main. Il a commencé par faire un grand mouvement en les voyant, ensuite il essayé de dire quelque chose de poli à la dame, qui n'avait pas l'air bien disposée pour lui, car elle s'est tournée vers la porte en répondant qu'elle ne s'était pas attendue à le voir. Elle avait déjà sa main sur le loquet, quand Monsieur l'a arrêtée. Alors Monsieur et cette dame sont entrés ensemble au salon, pendant que Mme Daniels restait plantée là, raide comme un piquet, à les suivre des yeux. Tout à coup, elle est venue de mon côté presque en courant ; j'ai eu peur qu'elle ne s'aperçut de ma présence. Mais elle a passé sans lever la tête et sans faire attention à moi.

« Tout ça n'est pas naturel, me suis-je dit intérieurement. Je vais rester là jusqu'à ce que Monsieur et cette dame sortent du salon. »

Je n'ai pas eu longtemps à attendre. Au bout de quelques minutes, la porte s'est ouverte et ils sont sortis, Monsieur devant, elle derrière. J'ai trouvé ça drôle, car Monsieur est toujours très poli, mais j'ai été encore bien plus étonnée en voyant comme la dame avait l'air inquiète et troublée.

Ils sont entrés ensemble dans cette pièce que Monsieur appelle son atelier. C'était plus fort que moi : je n'ai pas pu m'empêcher d'aller écouter au trou de la serrure et pourtant j'aurais perdu ma place si quelqu'un m'avait vue.

— Qu'est-ce que vous avez entendu ? demandai-je, comme elle s'arrêtait pour reprendre haleine.

— La première chose que j'ai entendue, c'est que la dame a poussé comme un petit cri de plaisir et qu'elle a dit : « Vous gardez ce portrait toujours devant vous ? Alors vous ne pouvez pas me détester autant que vous le dites. »

« Je ne sais pas ce qu'elle voulait dire, ni ce qu'a fait Monsieur, mais elle a crié de nouveau, comme si elle avait de la peine, cette fois, et une grande surprise.

« Alors Monsieur s'est mis à parler et à parler, mais si bas que je ne pouvais pas entendre de quoi il s'agissait. De temps en temps, la dame sanglotait. J'ai pris peur et j'allais me sauver quand elle s'est écriée :

« Pas un mot de plus, Holman. Dire que le crime est entré dans notre famille, la plus fière du pays ! Holman, Holman, comment avez-vous pu faire une chose pareille ? »

« Oui, continua Fanny, les joues aussi rouges que les rubans de son bonnet, c'est comme cela qu'elle a parlé !

— Qu'est-ce que M. Blake a répondu ? demandai-je, un peu ému moi-même des résultats de l'indiscrétion de Fanny.

— Je n'ai pas pris le temps d'écouter. Quand les maîtres parlent de choses comme cela, il vaut mieux, pour les domestiques, ne pas être là pour les entendre. Je suis montée dans ma chambre sans demander mon reste.

— Vous n'avez parlé à personne de tout cela ?

— Vous pensez bien que je n'allais pas me vanter d'avoir écouté aux portes. D'ailleurs, je vous avais promis...

Il n'est pas nécessaire de s'étendre plus longuement sur cette conversation avec Fanny.

La comtesse de Mirac partageait le goût, si répandu parmi les gens du monde à New-York, pour les bibelots anciens. J'avais appris ce détail au cours des informations que j'avais prises sur elle et je résolus d'en profiter pour me faire admettre dans la présence de celle qui connaissait le secret mystérieux de M. Blake.

Je me fis remettre par un antiquaire de mes amis une porcelaine d'une certaine va-

* Voir l'*Œil de la Police* n° 61 à 69.

LA SEMAINE CRIMINELLE

# dans le Midi et le Centre

**CRIME ÉTRANGE.** — A proximité de la gare de Milhaud, on découvrait le matin, sur la voie ferrée, le cadavre d'un individu âgé d'une cinquantaine d'années. Il avait les deux jambes coupées. D'abord, on crut à une mort accidentelle, mais des traces de sang ayant été relevées sur la route, à une certaine distance de la voie ferrée, il n'était pas douteux qu'il y avait crime. Dans le but de détourner les soupçons, l'assassin avait transporté sa victime sur la voie. Le crime a été commis pendant la nuit. NIMES.

**LE CRIME D'UNE FILLE.** — Au cours d'une querelle avec un souteneur, une fille soumise fut frappée par lui d'un coup de poing au visage. Furieuse, la fille se releva et plongea à deux reprises un couteau dans la poitrine de l'individu. Celui-ci roula sur la chaussée. Alors la fille s'acharna sur lui et le frappa à coups de pied. L'état du blessé est désespéré. SAINT-ÉTIENNE.

**MEURTRIER DE SA BELLE-MÈRE.** — S'entendant appeler au milieu de la nuit, une vieille femme de 70 ans, demeurant à Cournonterral, ouvrit les volets de sa fenêtre et demanda ce qu'on désirait. A ce moment, elle aperçut sur le chemin son gendre qui, armé d'un fusil, la mettait en joue et pressait la détente. La pauvre vieille a eu les yeux crevés. Son état est des plus graves. MONTPELLIER.

**SCÈNE DE SAUVAGERIE.** — Ils étaient deux camarades, manœuvres tous deux, qui devisaient dans la soirée, autour de la table d'un cabaret, sur la question sociale. Leur entretien déplaisait sans doute à un mineur qui buvait à une table voisine. Ce dernier sortit en effet un rasoir de sa poche, et se ruant sur les deux consommateurs, il leur taillada le visage et les bras à grands coups de son arme. La police a pu arrêter ce sauvage. SAINT-ÉTIENNE.

*AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL*

# LE SUICIDE DE CADET-LAPLUME

Cadet-Laplume, chantre à gauche de l'église de la Nigaudière, est un ivrogne fieffé qui devait mal tourner, quoiqu'il soit au fond le meilleur garçon du monde. Ses auditeurs hebdomadaires, c'est-à-dire les fidèles de sa paroisse, admirent l'ampleur de sa voix, mais ils ne sont nullement étonnés de le voir sur le banc d'infamie au tribunal de l'arrondissement.

Il y a bien longtemps que Mlle Véronique Petéteint, la débitante de tabac, chez laquelle il a un compte ouvert, qui ne sera jamais fermé, de trois francs soixante-quinze, a prédit qu'il mourrait sur l'échafaud.

Et voici que Cadet-Laplume passe en correctionnelle.

C'est justement jour de marché. Aussi, tout le village s'est donné rendez-vous à la ville et encombre les abords du Palais de Justice.

Les bonnes gens n'ont pas quitté leurs immenses paniers et leurs formidables parapluies de coton vert, jaune ou rouge. On se pousse, on s'écrase, on monte les uns sur les autres et l'on se montre du doigt d'un côté Cadet, très peu ému, l'animal, entre deux gendarmes, de l'autre, le vénérable curé de la Nigaudière, qui a encore l'œil poché et la mâchoire en marmelade.

— En v'là de la belle ouvrage à ton sacré Cadet ! murmure le tambour-afficheur, à l'oreille du maréchal. Ça lui coûtera cher.

— Ma fine ! réplique le disciple de Saint-Eloi, une gourite de curé, c'est pas de la guenille. L'abbé Raisiney a raison de se porter partie civile. N'empêche que Cadet, c'est une fameuse perte pour l'auberge à Titi Moine. Sans compter qu'il n'y en a pas un seul, à six lieues à la ronde, pour chanter vêpres comme lui. Mais c'est pas un malfaiteur. Il ne ferait pas tort d'un bouton de culotte à une mouche.

— Dommage qu'il ait un trou sous le nez, conclut le tambour d'un ton sentencieux.

L'huissier audiencier interrompt ce dialogue.

— Silence !... Silence !... Le tribunal, Messieurs !... Découvrez-vous, et ôtez vos casquettes, et vos chapeaux aussi, ceux qui en ont.

Les respirations s'arrêtent, les cœurs battent, les oreilles se tendent, lorsque M. le Président procède à l'interrogatoire du prévenu.

M. LE PRÉSIDENT. — Comment vous appelez-vous ?

LE PRÉVENU, *bonhomme*. — Oh ! mon Président, appelez-moi tout simplement Cadet, ou Laplume, ou Cadet-Laplume, si vous préférez. J'suis pas fier.

M. LE PRÉSIDENT. — Mais ce ne sont pas vos noms.

LE PRÉVENU. — Tout de même, mon Président. On m'appelle Cadet, vu que je suis le deuxième, et Laplume à cause que c'est moi le filleul de mon parrain et que lui, y a été dans le temps.

M. LE PRÉSIDENT. — Où ?

LE PRÉVENU. — A *Pamplune* donc, du temps de la guerre des Espagnes. Même qu'il a reçu un biscaïen dans la cuisse gauche, que c'est la raison pourquoi qu'on appelait sa fille, qu'était ma défunte, la biscaïenne. Vous pouvez vous renseigner.

(*Le prévenu se tourne vers ses compatriotes.*)

Les gens de la Nigaudière comme un seul homme font de la tête un signe affirmatif.

M. LE PRÉSIDENT. — Ces ingénieuses explications ne suffisent pas à vous confectionner un nouvel état civil. Quels sont vos nom, prénoms et âge réels ?

LE PRÉVENU. — Je ne sais pas trop. Y a si longtemps qu'on m'appelle Cadet-Laplume.

M. LE PRÉSIDENT. — Je vais vous rafraîchir la mémoire. Vous vous nommez Dalore, Antoine-Philémon. Vous êtes né à la Nigaudière en 1825.

LE PRÉVENU. — Comme le temps passe ! Après tout, je ne dis pas non. Mais tout ça n'empêche pas que je suis une bête sauvage d'avoir cassé la g..... à Monsieur le curé...

M. LE PRÉSIDENT. — Vous reconnaissez avoir eu tort ?

LE PRÉVENU. — C'te blague ! Seulement faut être juste, y'avait des circonstances éternuantes. Ivrogne, c'est connu, mais sanguinolaire, jamais, mon Président ! Tout ça vient que je m'avais suicidé le matin.

M. LE PRÉSIDENT. — Pour un suicidé, vous aviez la poigne assez solide dans l'après-midi. M. le curé, ici présent, en sait quelque chose.

LE PRÉVENU. — Faut vous dire que depuis qu'elle était morte...

M. LE PRÉSIDENT. — Morte, qui ?

LE PRÉVENU. — La biscaïenne, pardi, ma femme. J'avais plus le cœur à rien : j'étais forcé d'aller au cabaret pour m'étourdir, et si je ne m'avais pas rétamé l'moral par qué'ques chopines ou demi-setiers, j'aurais confondu *De profundis* avec *Alleluia*. J'ai pas pu me remonter. Vous me croirez si vous voulez, j'ai pas pu me remonter...

M. LE PRÉSIDENT. — Vous n'avez pas assez bu, peut-être ?...

LE PRÉVENU, *candide*. — Pourtant j'étais saoûl tous les jours.

M. LE PRÉSIDENT. — L'instruction a établi

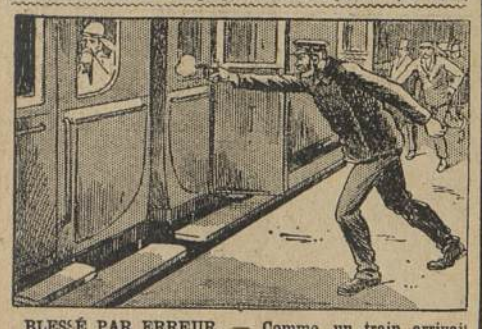
LA SEMAINE CRIMINELLE

# DANS PARIS

**A LA PLACE MAUB.** — Plusieurs agents en bourgeois du cinquième arrondissement cheminaient pendant la nuit rue des Ecoles, l'œil aux aguets, l'oreille tendue. Comme ils arrivaient au Collège de France, des cris de femme attirèrent leur attention. Ils se précipitèrent vers la rue de Lanneau, d'où provenaient ces appels, et aperçurent une fille galante connue sous le sobriquet de la « Môme sans tifs », aux prises avec un rôdeur qui tentait de l'étrangler. Les policiers bondirent sur ce dernier et réussirent à le maîtriser. C'est un nommé Charles Briguet, 20 ans, plombier, souteneur réputé sous le sobriquet de « Charlot de la Maubert », et recherché depuis longtemps déjà, précisément pour infraction à un arrêté de séjour. (Ve Arr.)

**AGENT ET RODEURS.** — Avenue de Saint-Ouen, un agent de la Sûreté en civil passait vers six heures et demie du soir, quand deux individus tentèrent de le dévaliser. Le policier voulut les arrêter; mais frappé à coups de pied dans le ventre, et même dans la figure, il fut renversé et à demi étranglé. Les deux bandits purent être maîtrisés cependant par un agent et un cocher-livreur. (XVIIIe Arr.)

**POIGNARDÉ PAR SA FEMME.** — Décidée à quitter le domicile conjugal, une femme résistait à toutes les supplications de son mari. Comme, le soir venu, le mari, un journalier, voulait l'obliger à rentrer au logis, la femme furieuse lui enfonça un couteau dans la gorge. Puis elle disparut. (XIe Arr.)



**BLESSÉ PAR ERREUR.** — Comme un train arrivait en gare de l'avenue du Bois-de-Boulogne, un employé de l'Ouest-État tira un revolver de sa poche et fit feu à travers les glaces sur un voyageur d'un certain âge, assis dans un compartiment de première classe. Ce voyageur ne fut heureusement blessé que par les éclats de vitre. L'employé, arrêté par ses collègues, déclara qu'il s'était trompé et qu'il avait cru tirer sur un haut fonctionnaire de la ligne qui l'avait puni injustement. (XVIe Arr.)

leur, muni de laquelle je me présentai, dès le lendemain, à l'hôtel de la comtesse. La porte me fut ouverte par une négresse que je chargeai d'un message très urgent pour Mme de Mirac, ayant, disais-je, une occasion unique à lui proposer.

La réponse ne se fit pas attendre : Mme la comtesse était souffrante et ne pouvait voir personne. Je ne voulus pas, cependant, me laisser décourager à la première rebuffade. Confiant le vase précieux à la servante, non sans lui faire mille recommandations sur la manière dont elle devait le porter, je la priai de retourner auprès de sa maîtresse et de lui expliquer que cet objet incomparable se trouvait entre mes mains pour un jour seulement, qu'il n'en existait aucun autre pareil et que l'occasion de l'acheter ne se retrouverait certainement pas.

La négresse consentit à se charger de la commission, mais en secouant la tête d'une manière peu encourageante pour moi. Au bout d'un instant, toutefois, elle revint sans le vase, pour me dire que Mme la comtesse voulait bien me recevoir.

Ma première idée, en me trouvant en présence de Mme de Mirac, fut que la servante avait dû se tromper, car la comtesse marchait de long en large dans le salon d'un air profondément absorbé. Elle faisait sécher, en l'agitant en l'air d'une main tremblante, une lettre qu'elle venait d'écrire. Le vase que j'avais apporté était là sur une table, mais elle n'y faisait aucune attention.

Cependant en me voyant paraître au seuil de la porte et lui faire un salut profond, la comtesse glissa vivement sa lettre dans un album et se mit à examiner le bibelot.

Cela me permit de la regarder de plus près. Je fus stupéfait du changement qui s'était produit en elle depuis le soir du bal. Incontestablement, la servante n'avait pas menti en me disant que sa maîtresse était souffrante. Les joues de Mme de Mirac avaient perdu les belles couleurs que j'y admirais naguère : une pâleur terreuse couvrait son visage, ses yeux avaient perdu leur lumineux éclat. J'eus peine à reconnaître dans cette créature faible et abattue la femme impérieuse et hautaine qui avait tenu tête à M. Blake.

« Elle n'a plus d'espoir de ce côté-là, pensai-je, cela valait la peine de venir, rien que pour connaître ce détail.

— Il n'est pas mal, ce vase, me dit Mme de Mirac au bout d'un moment, mais je ne suis guère en humeur d'acheter aujourd'hui. Qu'est-ce que vous en demandez ?

J'énonçai un chiffre ridiculement élevé.

Elle fixa sur moi un regard soupçonneux.

— Vous feriez mieux de l'offrir à quelqu'un d'autre : je n'ai pas d'argent à jeter par les fenêtres.

Je pris le vase comme à regret.

— J'aurais bien aimé à vous le vendre, repartis-je. Je pourrais peut-être...

Au même instant une voix de femme se fit entendre dans la pièce voisine, demandant la comtesse. Celle-ci me prit le vase des mains d'un geste impulsif, en s'écriant : « Ah ! voilà Marie ! » et passa dans la chambre à côté, sans refermer la porte derrière elle.

J'assistai à un rapide échange de salutations entre les deux femmes, qui se retirèrent ensuite avec mon vase du côté des fenêtres, dans le but d'en discuter les mérites.

C'était le moment d'agir. L'album dans lequel Mme de Mirac avait glissé sa lettre se trouvait sur la table à portée de ma main. Il suffisait de l'ouvrir pour être à même de satisfaire ma curiosité. Profitant d'un moment où ces dames me tournaient le dos, je soulevai la couverture reliée de l'album et, sans perdre de vue les mouvements de la comtesse, je trouvai moyen de lire ce qui suit :

« Ma toute charmante Cécile,

« J'ai fait de mon mieux pour assortir le velours dont vous m'avez envoyé l'échantillon, mais je n'ai pas réussi. Ils n'ont rien de pareil ni chez Stewart, ni chez Arnold, ni chez M. Crury. Si vous tenez à composer votre toilette comme vous le proposez, je verrai ce que pourra faire Mme Victorine. Puis-je lui dire, au besoin, de prendre un velours un peu plus foncé ?

« J'ai été hier à la soirée des Carey, où j'ai rencontré Louise Chittenden. Vous ne vous faites pas idée comme elle a vieilli. Il est vrai que ce n'est pas drôle d'avoir un mari qui passe la moitié de ses nuits au cercle, pour rentrer les yeux fripés et les poches vides. Je ne sais vraiment pas comment elle fait pour conserver sa bonne humeur.

« Vous me demandez des nouvelles de mon cousin Holman ; je le vois de temps à autre seulement. Il a bonne mine, mais il est devenu l'homme le plus morose qu'on puisse imaginer. Pour ce qui est de certaines espérances dont nous avons quelquefois parlé, vous et moi, je dois vous dire qu'il ne peut plus en être question désormais. Il a fait une chose...

J'en étais à ce point de ma lecture, lorsque la conversation s'arrêta brusquement dans le boudoir et que Mme de Mirac fit un mouvement, comme pour venir de mon côté. Je refermai l'album, non sans me désoler de cette interruption forcée.

— Le vase est très joli, fit-elle d'un ton las, mais comme je vous le disais tout à l'heure, le prix que vous en demandez est hors de toute proportion avec sa valeur. Si vous vouliez en accepter la moitié, on pourrait y réfléchir...

Je ne tenais nullement à lui laisser le vase, aussi lui répondis-je sans hésitation :

— C'est tout à fait impossible, madame. Je suis à peu près certain d'en tirer le prix que je vous ai fixé. M. Blake, de la Deuxième Avenue, est amateur de ces porcelaines...

— M. Blake ? fit-elle en me lançant un regard étonné. Vous lui vendez quelquefois ?

— Je vends à tout le monde, madame, seulement j'avais pensé que ce vase vous intéresserait, étant de fabrication française.

Mme de Mirac se détourna en fronçant les sourcils.

— Je n'en veux pas, dit-il, vendez-le à qui vous voudrez.

Je pris le vase et me retirai aussitôt, non sans me féliciter du résultat de ma rusè.

## CHAPITRE IX

### BRUNE OU BLONDE ?

Lorsque je vis M. Gryce, le lendemain, l'éminent policier portait une expression soucieuse qui ne lui était pas habituelle.

— Ces Schoenmaker, me dit-il, nous donnent beaucoup de mal. Ils ont trouvé moyen d'échapper là-bas aux agents envoyés pour les arrêter. Il paraît qu'ils se trouvent en ce moment à New-York, mais...

Un geste expressif compléta sa pensée.

— Vraiment ? lui répondis-je vivement. Dans ce cas, nous sommes sûrs de leur mettre la main au collet. Avec une paire de vulgaires filous comme ceux-là, ce ne peut être qu'une question de jours. Je vous fais le pari qu'avant un mois nous les tiendrons. J'espère seulement que des gens haut placés ne se trouveront pas mêlés à leurs vilenies.

— Que voulez-vous dire ?

Je lui racontai ce que Fanny m'avait dit de l'entrevue de Mme de Mirac et de M. Blake, ainsi que mon expédition à Melville aux trousses de ce dernier.

— L'affaire se corse, me dit-il. Je me demande comment tout cela va finir. Ah, elle a parlé d'un crime ? Je serais curieux de savoir où on a fait passer celle que nous cherchons.

Comme en réponse à ces paroles, la porte s'ouvrit. Un de nos hommes entra, tenant à la main une lettre qu'il tendit à mon collègue.

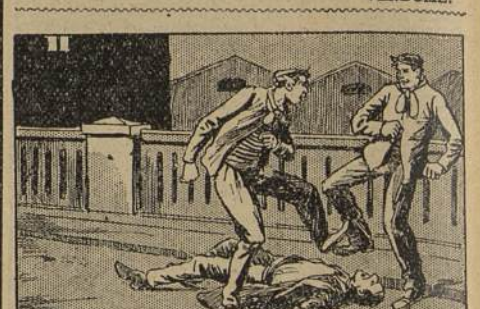
— Tiens, tiens ! fit celui-ci, après en avoir pris connaissance, lisez donc cela, Smart !

*(Lire la suite au prochain numéro.)*

LA SEMAINE CRIMINELLE

# AUTOUR DE PARIS

**TENTATIVE DE MEURTRE.** — Un cantonnier se trouvait sur la route, lorsqu'il se prit de querelle avec un chiffonier ; ce dernier, armé d'un balai, frappa son adversaire avec violence. Le cantonnier roula sur le sol ; il put regagner son domicile, bien qu'il fût gravement blessé à la tête. VENDOME.



**UNE IMPRUDENCE.** — Dans un débit de vins, un électricien eut le tort de parler de l'argent qu'il avait sur lui. Un peu plus tard, comme il traversait le pont du chemin de fer, deux apaches l'assaillirent. Un coup de tête en pleine poitrine fit rouler sur le sol le malheureux ouvrier dont les apaches martelèrent le visage à coups de talon. Sa montre et son porte-monnaie lui furent enlevés. Les deux apaches furent arrêtés dans la nuit. GENNEVILLIERS.

**UN SOLDAT ATTAQUÉ.** — En revenant de dîner chez des amis, un soldat du 147e de ligne, en permission, fut attaqué à l'improviste par trois individus. Tandis que l'un le frappait d'un coup de couteau dans le dos, les autres tiraient sur lui des coups de revolver. Un gardien du sémaphore de la ligne du Nord accourut, mais il ne trouva que le blessé. Les apaches avaient pris la fuite. AUBERVILLIERS.

**LA JALOUSIE AUX CHAMPS.** — Jalouse, avec raison, du reste, une ménagère du village d'Immarmont, surveillait son mari, ouvrier de culture. Elle ne tarda pas à se convaincre qu'il était l'amant de sa patronne. Elle épia celle-ci sur la route et lui jeta au visage du vitriol. Mais sa rivale, qui n'était que légèrement atteinte, la terrassa et, lui frappant la tête et les bras contre un mur, la tua à demi. Elle l'eût certainement achevée sans l'intervention de cultivateurs qui se rendaient aux champs. BOISSY-L'AILLERIE.

que vous rossiez, c'est l'expression d'un témoin, votre pauvre femme à tour de bras...

LE PRÉVENU. — La rosser ? La pauvre chère défunte ! Si elle pouvait causer, elle qui avait la langue si bien pendue, elle vous jurerait bien sur son salut éternel que c'était pour rire, comme qui dirait des coups d'éventail, pas plus...

M. LE PRÉSIDENT. — Un éventail de six pieds de long, pris dans un tas de fagots. Nous connaissons ça. C'est ce que certaines gens appellent éventail à bourrique. Mais votre suicide ?

LE PRÉVENU. — Voilà, mon Président. Quand je rentrais le soir, que j'étais en colère après les voleurs d'aubergistes qui mettent de l'eau dans leur vin, j'avais personne pour m'écouter. J'avais personne non plus pour arranger la vache et le cochon, au respect que je vous dois. Alors, mon chagrin redoublait. J'ai bu la vache pour commencer.

M. LE PRÉSIDENT. — C'était une bonne inspiration. Si vous aviez continué à boire du lait !

LE PRÉVENU, *indigné*. — Boire du lait !... Oh ! pour ça non !... Faut être juste... ça serait pas à faire... Un gosier de chantre !... J'ai vendu la vache trois cent cinquante francs à Titi Moine, et payable en consommations, même qu'il m'en a joliment marqué à la fourchette. Mais c'est égal, il en avait reçu une pièce d'Auvergne, directement de chez le vigneron... Au troisième litre, on parlait charabia comme un rétameur...

M. LE PRÉSIDENT. — Ne vous attendrissez pas au souvenir de vos exploits bachiques, et continuez.

LE PRÉVENU. — Ensuite j'ai bu le cochon sauf vot' respect... ensuite j'ai bu les lapins et les poules... C'est-à-dire non, je les ai mangés en buvant le cochon...

M. LE PRÉSIDENT. — Et un beau jour, il ne vous restait plus rien, ce qui n'a rien d'étonnant.

LE PRÉVENU. — Et puis, faut être juste, M. le curé avait eu tort de me renvoyer parce que j'avais manqué des offices.

L'ABBÉ RAISINEY. — Quatre dimanches entiers dans un mois.

LE PRÉVENU, *conciliant*. — Voyons, M. le curé, faut être juste. Ce mois-là je ne pouvais pas en manquer cinq.

M. LE PRÉSIDENT. — Continuez.

LE PRÉVENU. — Alors, comme je n'avais plus de femme, plus de cochon, plus de vache, plus de lapins, plus d'ouvrage, je me suis décidé à me périr.

M. LE PRÉSIDENT. — Mais vous ne vous êtes pas exécuté ?

LE PRÉVENU. — C'est un malheur. Sans ça j'aurais pas arrangé M. le curé comme ça. Je parie que sa servante ne peut plus le regarder en face...

M. LE PRÉSIDENT. — Le tribunal vous tiendra compte de votre repentir.

*(On se mouche dans l'auditoire.)*

LE PRÉVENU. — Un repentir de première classe, mon Président.

M. LE PRÉSIDENT. — Le tribunal vous en tiendra compte, vous dis-je.

LE PRÉVENU. — Alors je m'ai dit : « Avec quoi que tu vas te périr, mon pauvre Cadet ? Si tu t'accroches à une solive, ton gredin de gendre sera trop content d'avoir de la corde de pendu ; si tu vas te neyer, on rira pendant longtemps de l'eau que t'as bue sur tes vieux jours ; si tu te flanques un coup de pistolet, ça fera des saletés dans la chambre, et d'ailleurs t'en as point, de pistolet, toi. » En fin des fins, je me suis dit : « Tu vas avaler un litre d'eau-de-vie, tu te coucheras par là-dessus, et quand tu te réveilleras, tu seras mort. » Alors j'ai acheté un litre de blanche, et puis, j'ai bourré ma pipe, et puis j'ai entamé le litre. Seulement voilà, j'ai pas bu assez vite. Quand j'ai été à moitié du litre, ma mémoire s'était envolée. J'ai cru que j'étais en noce, et j'ai été chercher la fille au berger, qui demeure à côté de chez moi, pour finir l'eau-de-vie et rigoler un brin. Même qu'on a mangé une salade d'œufs durs, des échalotes et des pruneaux. Et puis, quand je suis sorti, saoûl comme un cochon, parlant par respect, pour reconduire la sacrée fumelle, j'ai rencontré M. le curé, auquel j'en veux point n'en tout, et je lui ai tapé dessus. On m'a conduit en prison. Et me v'là ! Je l'ai pas volé pour sûr ; je mérite d'être guillotiné, c'est vrai ; mais je demande l'indulgence et le pardon.

Et Cadet-Laplume, ému, se rasseoit.

Dans le fond de la salle on s'agite, on se parle à l'oreille, on échange des impressions.

M. le curé Raisiney a la larme à l'œil. Il se lève et déclare qu'il demande un franc de dommages-intérêts pour le principe, mais qu'en ce qui concerne la condamnation, il supplie le tribunal de se montrer indulgent pour Cadet auquel il rend son banc à l'église, s'il veut bien se conduire et ne plus boire.

— Nom d'une double chopinette ! j'en fais le serment, s'écrie l'ivrogne avec l'accent de la plus sincère conviction.

Antoine Dalore, dit Cadet-Laplume, est condamné à un mois de prison avec sursis, cinq francs d'amende et un franc de dommages-intérêts.

Il ne se suicidera plus.

Les braves gens de la Nigaudière s'en retournent chez eux pleins d'admiration, et pour leur curé, un brave homme, « qu'a pas pus d'fiel qu'un pigeon » et pour Cadet-Laplume, « qu'a parlé quasiment comme un notaire »...

*Le Greffier.*

# FLEURS DE PARIS

## Grand Roman Moderne

## PAR MICHEL ZÉVACO

### XXX

#### LES CŒURS-BLEUS

— Poil aux gencives ! dit Zizi.

— Ah ça !... Tonnerre de tonnerre !...

— Faites pas attention, que j'vous dis ! C'est l' poil !...

— Le poêle ?

— Ben, oui ! Le poil ! Quand j' vous l' dis, là !...

Mathieu Chique redouta d'approfondir ce mystère. Il se couvrit simplement de son képi et tordit sa moustache, et, roulant des yeux féroces dans l'espoir d'intimider à la fois Zizi et Julot, il reprit :

— Poil ou non, nom d'une baderne, on ne me la fait pas, à moi ! Tu t'es peut-être figuré comme ça que j'allais te nourrir à rien faire, mon Julot ! Que toute une vie de probité, d'honorabilité, de bons et loyaux services — tout ça, c'est marqué sur mes notes, galopin ! — ça ne devait servir qu'à te faire des rentes ? Plus souvent !...

— Poil aux contrevents ! dit Zizi.

Mathieu Chique fut atterré. Il tourna un œil plein d'amertume vers le poêle que Zizi contemplait fixement en roulant ses pouces, et grommela :

— Est-ce que ce lascar (il parlait, bien entendu, de Zizi, et non du poêle), est-ce que ce lascar aurait l'intention de me manquer de respect ? Pourtant, il est proposé pour la médaille. Et rien que proposé, déjà, ça vous cale un homme !... C'est pas possible. C'est pas à moi qu'il fait *illusion*... Julot, reprit-il, écoute-moi : J'ai des choses à te dire, et tu te les inculqueras dans la mémoire, si tu ne veux pas un jour être ramassé comme un chenapan sur la voie publique...

— Poil à la République ! dit Zizi.

— Trop fort ! Non ! Trop fort ! rugit Mathieu Chique dont les rares cheveux se hérissèrent sous son képi.

— Mais puisque c'est le poil, m'sieu Chique ! fit Zizi avec l'accent d'une surprise mêlée de douleur.

— Tonnerre ! Tu oses me soutenir, à moi, Chique, que c'est le poêle ?...

— Mais oui, c'est le poil ! C'est juré, là, que j'vous dis !

— Splique-moi donc z'un peu, trépigna Chique au comble de l'effarement, ce que le poêle vient faire ici, hein ?

— Le poil ? Y fait rien z'ici, m'sieu Chique ! C'est moi qui le fais, l'poil !...

— Tu fais le poêle ! Qu'c'est qu'ça, tonnerre de tonnerre ! fulmina l'agent en tournant des yeux incandescents vers le poêle.

— J'fais pas le poêle ! dit Zizi indigné. L'poil, que j'me tue à vous dire, poil à frire !...

L'agent se rassit lentement, les yeux égarés, la tête endolorie. Découragé, morne et abattu, il tira de sa poche un vaste mouchoir à carreaux et s'épongea le front, tandis que La Merluche, non moins effaré que son père, mais comprenant que la colère paternelle se heurtait à un mystérieux obstacle, roulait des yeux énormes, tout en se gloussant de jubilation.

Zizi, profitant de l'abattement momentané de Chique, et prévoyant que cet affaissement cérébral serait suivi d'une explosion de juste indignation, se hâta de reprendre :

— M'sieu Chique, si vous voulez, je l'fais embaucher, Julot, et tout de suite ! C'est chez mon patron, le serrurerier. Ça ressemble à la quincaillerie, la serrurerie ! Et on gagne de suite !

— Tu le fais embaucher ? bégaya Chique en louchant alternativement vers Zizi et vers le poêle.

— Voui, m'sieu Chique. Moi, j'ai raté ma vocation. J'aurais dû faire...

— Hein ! vociféra l'agent presque convaincu que ce lascar de Zizi lui manquait de respect.

— Quoi ? fit le gavroche stupéfait.

— Tu vas pas dire que ta vocation était de faire des poêles, puisque t'es dans la serrurerie ?...

Zizi fut d'abord écrasé par ce raisonnement péremptoire. Mais il se reprit vite, et s'écria :

— Qui qui vous parle de ça ! Il est fini, l'poil.

— Le poêle est fini ? râla Chique.

— Quand j'vous le dis, poil au radis !

Mathieu Chique souffla fortement. Un instant, il se demanda s'il n'allait pas tomber à bras raccourcis sur le gavroche et le passer à tabac. Mais, changeant d'idée, il s'asséna deux ou trois coups de poing sur le crâne et se réfugia dans la chambre à coucher où il supplia sa femme de le débarrasser du cauchemar des poêles. La bonne Mme Chique apparut bientôt, et jetant un regard sévère sur Zizi :

— C'est comme ça que tu es reconnaissant ? dit-elle. Mathieu est dans un joli état !

— J'y comprends rien, madame Chique ! Parole d'honneur, j'y comprends rien ! Et j'la donne pas souvent, moi, ma parole d'honneur ! J'ai proposé à m'sieu Chique de faire embaucher Julot chez mon patron, le serrurerier. On gagne de suite. J'l'ai t'y dit, Julot, qu'on gagne de suite, oui z'ou non ?

— Ça, c'est vrai que tu l'as dit, affirma La Merluche.

— Si c'est ça, fit Mme Chique, pourquoi Mathieu est-il tant en colère ?

— Dites-le-moi et je vous l'dirai, Mme Chique ! Mais si vous voulez, j'emmène Julot, et dans une heure, il est embauché.

Mme Chique retourna auprès de son mari. Il y eut entre les deux époux un conciliabule qui dura dix minutes, à la suite desquelles l'agent Chique reparut, le front emmaillotté de compresses d'eau sédative et s'appuyant sur le bras de sa femme. Zizi s'expliqua, et jura sur l'honneur qu'il n'avait pas voulu attenter à la respectabilité de son bienfaiteur, que, loin de là, il avait cherché un moyen d'aider m'sieu Chique à flanquer un poil à Julot (Chique tressaillit de joie et s'écria : « je comprends ! »...), qu'il était tout disposé à la reconnaissance, et qu'il se faisait fort d'obtenir du travail pour Julot. A la suite de ces loyales explications, Chique l'embrassa sur les deux joues et recommanda fortement à La Merluche une obéissance passive envers Zizi. Puis il fut convenu que les deux gamins se rendraient aussitôt à La Villette, et Mme Chique, devançant l'heure du dîner, leur servit une sérieuse portion de ragoût. En suite de quoi, Chique, Zizi et Julot descendirent ensemble, Chique pour se rendre au poste et commencer son service, La Merluche et Zizi pour se rendre chez le serrurier.

— Oùs qu'on va ? demanda La Merluche avec inquiétude, car il avait fini par croire à l'histoire du serrurier.

— On va rigoler, répondit Zizi. Mais vrai, on a du mal à rassembler ses troupes ! C'est à donner sa démission de capitaine. Allons voir si les aminches sont au rendez-vous...

Les deux voyous se faufilèrent à travers les coulées de foule qui ruisselaient le long des trottoirs — la sortie des ateliers, la rentrée au logis, la hâte de gens pressés de retrouver le nid familial. Et Zizi et La Merluche n'offraient rien de remarquable en leur allure déhanchée de jeunes titis. Tous les jours, à toute heure, la foule parisienne est frôlée par de ces êtres que rien ne désigne à l'attention et qui s'en vont vers des besognes terribles. Seulement, le lendemain matin, l'ouvrier qui descend dans Paris en lisant son journal s'étonne de quelque coup d'audace qu'on lui raconte — quand toutefois la préfecture de police a bien voulu communiquer le fait aux journaux.

Huit heures sonnaient lorsque Zizi et La Merluche, quittant la rue Clignancourt, se dirigèrent à angle droit sur le marché Saint-Pierre, situé au pied de la butte. En hiver, à cette heure-là, ce coin de Montmartre forme un flot de silence dans la mer de rumeur qui l'enveloppe. Alors que, tout autour, la chaussée Clignancourt, le boulevard Rochechouart, la rue d'Orsel sont encore grouillants et lumineux, les abords du marché Saint-Pierre sont déserts déjà et forment une silencieuse solitude. Cela tient à ce que la vie de Paris s'arrête au pied du mur à pic. Au delà du mur, c'est la rampe escarpée qui grimpe en pentes raides et que couronne la masse énorme du Sacré-Cœur. Les vagues du grand flot parisien qui battent leur plein au-dessous du boulevard Rochechouart se brisent déjà à la ligne de ce boulevard, puis s'échappent à droite et à gauche et viennent expirer aux abords du marché. Là il n'y a plus rien. A peine quelques passants adoptent-ils ce raccourci pour aller de la région d'Orsel à la région Clignancourt.

L'installation du square qui orne les pentes de la butte, l'édification de grands immeubles derrière le marché, le funiculaire même ont apporté, depuis, quelques modifications à ces apparences. Mais alors, l'espace qui s'étendait derrière le marché était un terrain vague, la butte vierge de toute manipulation et de tout embellissement à grand renfort de rochers en toc et de plantes rabougries ; le Sacré-Cœur lui-même couvert de son immense échafaudage — toile d'araignée monstrueuse, d'un effet tragique lorsque les lunes d'hiver glissaient leurs rayons à travers les mailles des madriers — avait une allure de pâle forteresse démantelée après combat, où n'habitaient plus que le silence et la mort...

La Merluche et Zizi se dirigèrent donc vers ce terrain vague qui, à cette époque, s'étendait derrière le marché. Il était clôturé de planches. Mais, bien entendu, ces planches qui étaient là officiellement pour servir d'infranchissable barrière contre les rôdeurs, ne servaient qu'à abriter les dits rôdeurs contre les regards indiscrets.

Zizi écarta l'une des planches et se glissa dans l'intérieur, suivi de La Merluche, qui remit alors la planche en place.

— Nous sommes chez nous, dit Zizi.

— On va rigoler ? fit La Merluche.

— Tu vas voir !...

L'entourage de planches formait à son extrémité un angle aigu. Au fond de cet angle, et accroupis, cinq ou six individus se racontaient des histoires en attendant l'arrivée de Zizi. C'étaient des gamins dont le plus âgé n'avait pas quinze ans. La Merluche qui avait dix-sept ans était le vieillard de cette bande et il en eût été le Nestor si la nature l'avait au préalable doué de quelque intelligence. Mais la nature avait oublié, — impardonnable distraction. La Merluche était bête. Il ne devait son grade de lieutenant qu'à son âge avancé. Zizi, au contraire, était arrivé au capitainat par ses seules ressources.

A l'approche des deux nouveaux arrivants, la bande ne bougea pas. Simplement, on se serra pour leur faire place. Et on continua d'écouter celui dont c'était le tour de raconter *une histoire*. Zizi et La Merluche s'assirent en tailleur comme leurs camarades, et se mirent à écouter. L'histoire touchait à sa fin. Mais ils la connaissaient, l'histoire, et ils n'avaient pas besoin d'avoir entendu le commencement pour s'intéresser au dénouement.

Maintenant, lecteur, figurez-vous, ou essayez de vous figurer cette soirée d'hiver, la nuit de ce désert, la clôture de planches qui surplombe la butte Montmartre, avec, tout en haut, la construction compliquée des échafaudages. Et dans cet angle noir où rougeoient parfois les feux des cigarettes, ces sept ou huit enfants serrés les uns contre les autres à cause du froid, ces bouts de nez rouges, ces figures pâles et maigres ; ils sont mal vêtus, ils grelottent sous leurs minces vêtons déchirés, mal rapiécés, les coudes et les genoux bigarrés de couleurs passées, les casquettes sur les yeux, et ces yeux en extase : car en ce moment *l'histoire* en est justement à la punition du coupable et à la récompense de la vertu... Le narrateur explique comme quoi le scélérat dont il vient de retracer l'épopée tombe à la fin dans un traquenard, et comme quoi le pauvre enfant martyrisé est rendu à ses parents. Et toute la bande trépigne de joie... Et vous, spectateur, vous vous dites que ces gosses vont rentrer sagement à la maison, manger la soupe et se coucher, et qu'ils ont bon cœur, puisqu'ils s'indignent si fort contre le scélérat de l'histoire !... Eh bien, ces gosses, c'est la bande des Cœurs-Bleus ! Ces gosses sont là, parce que Zizi leur a dit dans la journée qu'il y a un coup à faire ! Ces gosses attendent le moment propice pour marcher au vol qu'ils espèrent !... Si vous les suiviez pas à pas dans la vie, plus tard, vous les retrouveriez au bagne ou à la Roquette !... Oh ! les pauvres mamans qui, à cette heure, se tourmentent !... — Où est donc Popaul ? Pourquoi Totor n'est-il pas rentré ?... Et encore ! Ont-ils des mamans, ceux-là ? Et s'ils en ont, est-il bien sûr qu'en la cherchant, on ne la trouverait pas à boire avec l'homme au fond de quelque mannezingue ?...

Lorsque l' « histoire » fut terminée, toutes les têtes se tournèrent vers Zizi, et toutes les voix — éraillées déjà, avec des accents traînants, des relents de liqueur et de tabac, des modulations qui sont la hideuse musique du vice, bientôt celle du crime — toutes ces voix de gosses réclament :

— A ton tour, Zizi !...

De l'expédition annoncée, projetée, pas un mot : ils savent que ce n'est pas l'heure. Et puis, déjà, ils connaissent la prudence ! déjà ils savent se taire ! Dans ces mondes souterrains, pour ainsi dire, dans ces sociétés de la pègre, on s'exerce de bonne heure à se comprendre par signes, à attendre, à renfoncer les questions...

— Eh bien ! je vais vous en dire une ! fit Zizi. Moi, j'ai raté ma vocation. J'aurais dû me mettre fabricant de romances. Pas vrai que j'te l'ai dit souvent, La Merluche ?

— Tu l'as dit, attesta fidèlement La Merluche. Mais dégoise...

— Oui ! dégoise ! reprit la bande en frémissant à l'avance.

Zizi, en effet, était le narrateur le plus écouté des Cœurs-Bleus. Il avait un talent spécial pour « empaumer » ses auditeurs.

— Je vais vous en conter une toute neuve, dit Zizi.

— Zut ! fit La Merluche consterné. Une neuve !...

Dans la bande, s'élevèrent aussi des protestations et des plaintes :

— *Le Petit Criquet !* réclame l'un.

— *Fantine et Cosette !* (1) supplia un autre.

— *La Terreur de Montparno !* demanda un troisième.

Chacun réclamait son *histoire* préférée. Mais tous élevaient la même protestation contre une histoire *neuve*. En effet, ce qui séduisait surtout ces imaginations primitives, c'était la certitude de frémir à tel passage, de pleurer à tel autre. Les personnages du *Petit Criquet* par exemple étaient de vieilles connaissances. Avec eux, pas d'erreur possible. Et quel plaisir de suivre le narrateur en murmurant : « C'est ça ! c'est bien ça ! »... Tandis qu'une histoire neuve, ce sont des inconnus qui entrent en scène... ce ne sont pas des amis ! D'un geste plein de dignité, Zizi imposa le silence et dit :

— D'autor et d'achar (2), ça n'en sera une neuve, ou j'ferme ! Cric ! Ça y est-il ?... Crac ! Ça y est ! Ça s'appelle : *Marie Charmant ou la bouquetière persécutée !*

— Tiens ! fit La Merluche stupéfait.

— Ta boîte ! Pose ta chique ! Ferme ça ! T'as assez vendu !...

Ces diverses interpellations à La Merluche prouvèrent à Zizi que le titre de son histoire avait séduit la bande.

— Donc, vous saurez, continua-t-il,

* Voir l'*Œil de la Police* nos 44 à 69.

(1) Authentique.

(2) D'autorité et avec acharnement.

que pas bien loin d'ici, dans Lantinpuche (1), comme qui dirait rue Letort, à Montmerte, habitait une gosse de seize à dix-sept ans, jolie comme il y a pas plus jolie, et bonne avec ça, si bonne qu'elle n'avait rien à elle. Pour vous en donner une idée, elle était capable de se cambrioler elle-même pour secourir des malheureux. Et c'est pas les malheureux qui manquent ! Justement, il y avait au-dessous d'elle un frangin et une frangine qui n'en menaient pas large, parce que leur dab était parti pour un grand voyage. Le frangin essayait bien, par-ci, par-là, de rapporter n'importe quoi à la masse. La frangine avait beau de son côté s'user les mirettes à turbiner la nuit après avoir turbiné le jour, bien souvent, ils auraient été obligés de se brosser le ventre, si Marie Charmant n'avait été là. Alors, quand elle voyait la débine trop grande, elle descendait tantôt avec un pot-au-feu, tantôt avec une bouteille de cacheté, enfin, jamais les mains vides. Et il y avait pas moyen de lui dire merci. Elle se sauvait, si on lui parlait de ça. Et puis, elle vous avait des paroles réconfortantes ; les quarante pélauds qu'elle feignait d'oublier sur la cheminée, c'était rien ; ce qui était tout, c'est qu'elle vous disait des choses... j'ai jamais su où elle les prenait ; elle pleurait avec la frangine et donnait des tapes sur la joue au frangin. Tout ça, c'est pour vous dire que c'était une fille tout ce qu'il y a de plus chouette, le cœur sur la main, là...

Zizi toussa comme si quelque chose l'eût étranglé. Et si le spectateur dont nous parlions plus haut eût étudié à ce moment ce visage de gamin vicieux, il y eût trouvé les traces d'une émotion indéfinissable.

Zizi, brusquement, s'essuya les yeux, puis, devant ses auditeurs, profondément attentifs, continua :

— Enfin, bref, Marie Charmant la bouquetière était connue dans le quartier comme la plus jolie et le meilleur cœur. Quant à lui faire de l'œil, c'était midi-quatorze : pas moyen, mes enfants ! Rien que d'un éclat de rire, elle vous rembarrait les amoureux ; et elle avait bientôt fait de les envoyer à Dache.

— Une perle, quoi ! fit l'un des Cœurs-Bleus.

— Tu l'as dit, bouffi !

— Malheur que j'aie pas connu une fille pareille ! ajouta l'un des plus vieux de la bande (quinze ans).

— Sois tranquille. Tu l'aurais connue que ça aurait été le même prix. Elle n'aurait pas été pour ton nase, ni même pour le mien.

— Continue, Zizi ! reprit la majorité qui, pareille au chœur des tragédies antiques interrogeant Œdipe, demanda :

— Et quoi qui lui est arrivé à c'te pauv' gosseline ?

Zizi jeta un regard sur ses auditeurs et vit que tous s'intéressaient au sort de son héroïne. Et pour intéresser cette bande de jeunes chenapans, il n'avait fallu que ces deux mots magiques : jolie et bonne... tant la beauté et la bonté vont de pair dans l'esthétique de ces cervelles pourtant incultes.

— Voilà ! continua-t-il. Vous saurez qu'à ce moment-là, y avait une gonzesse de la haute qui était juste le contraire de la môme Marie Charmant. C'est-à-dire, pour belle, elle l'était, mais quelle gale ! Une vraie teigne, que j'vous dis... du moins, je m'en doute ! J'l'ai vue qu'une fois, mais ça a suffi...

— Comment ! Tu l'as vue !...

— Elle est donc *vivante*, ta gonzesse de la haute !...

— C'est donc pas une *vraie histoire* que tu nous contes, *puisque ça a l'air d'être arrivé !*

— Fermez ça ! commanda Zizi. Laissez-moi veus dire la suite, et vous verrez si cette bougresse-là n'était pas un vrai chiendent. La baronne... c'était une baronne, faut vous dire !

— Mince !...

— La baronne donc, en voulait à la pauvre petite bouquetière Pourquoi ? Ne me le demandez pas, vu que j'en sais rien. Mais elle lui en voulait à mort ! Et voilà qu'un jour, ou plutôt une nuit, elle radine chez Marie Charmant, et l'emporte dans un sapin jusqu'à sa cambuse où elle l'enferme...

— Sale rosse !...

— Pauvre petiote !...

— Elle voulait lui régler son affaire, la bougresse !...

— Oui ! dit Zizi qui recueillait avidement ces interruptions. Mais attendez ! Voilà qu'il y avait un bon bougre, un gars d'attaque, un bon zigue, comme qui dirait un Cœur-Bleu, quoi ! Et justement, Nénesse... c'est Nénesse qu'y s'appelle, le bon bougre... Nénesse, donc, si vous l'aviez vu, z'auriez juré que c'était l'un de nous !

— Vive Nénesse ! fit la bande vraiment flattée que le héros de l'histoire fût semblable à l'un d'eux.

— Nénesse, donc, flânochait aux alentours de la rue Letort lorsque la baronne radina pour enlever la bouquetière afin de lui faire toutes les misères possibles. Qu'est-ce que fait mon Nénesse ? Il grimpe derrière le sapin qui, après avoir longtemps roulé, rapplique enfin à la cambuse de la baronne, un vrai nid de hibou, malgré que ça soye beau comme l'Elysée. Voilà la baronne et la gosse qui descendent. La gosse ne disait rien, mais elle pleurait comme une Madeleine, et de l'entendre sangloter, Nénesse en avait le cœur à l'envers. La baronne se met à dire : « Marchez, nom de Dieu ! Pas la peine de tant chialer ! J'veux pas vous bouffer toute crue sans boire un canon ! » C'était une frime, comme vous pensez. Elle voulait bien la bouffer, la sale teigne, et la pauvre petite bouquetière s'en doutait bien. Mais, halte-là ! Nénesse veillait au grain !...

Toute la bande frémit, — y compris La Merluche qui avait fini par oublier qu'il connaissait Marie Charmant et qui, *par conséquent*, s'intéressait vivement à l' « histoire ». Zizi reprit :

— Le lendemain, voilà mon Nénesse qui s'aboule sans faire semblant de rien dans le quartier de la baronne, qui jaspine avec l'un, avec l'autre, qui reluque la cambuse, étudie les moyens d'y entrer, puis enfin, une fois qu'il sait tout, il s'en va en se frottant les mains et en se disant : « Y a pas ! J'sauverai la gosse Marie Charmant ! »

— Vive Nénesse ! répéta la bande qui palpitait.

— Oui, ajouta l'un, mais la cambuse de la sacrée baronne doit être surveillée !

— Comment qu'y va faire, tout seul, le pauv' Nénesse ? fit un autre.

— Pourvu qu'on ne l'estourbisse pas !...

— Eh bien, voilà ! reprit Zizi. Faut vous dire que Nénesse a une demi-douzaines d'aminches, comme qui dirait vous ! Des zigues à la hauteur, pas froid aux yeux, pas les mains dans les poches, enfin, tout ce qu'il y a de plus rupin en fait de pégriots... comme qui dirait v'là vous, que j'vous dis !...

Les Cœurs-Bleus se regardèrent avec orgueil.

— Et alors, poursuivit Zizi, voilà que Nénesse a une bonne idée, ce qu'on peut appeler une idée chouettarde. Qu'est-ce qu'il fait ? Il réunit sa bande, un soir... tenez ! comme qui dirait ce soir !... dans un lieu où y a pas de pet, vu que les flics aiment mieux se balader dans la rue où il y a du monde... comme qui dirait ici !... et voilà qu'il leur dit... comme je vous le dis : « Voulez-vous m'aider à sauver la pauvre petite bouquetière ? »...

Zizi profite de la stupéfaction des Cœurs-Bleus pour continuer :

— Non seulement on fera enrager cette bougresse de baronne en tirant de ses pattes la gosse qu'elle veut bouffer toute crue, mais encore on pourra se remplir les poches, vu que la cambuse regorge de monacos et de pendules et de couverts en argent, enfin de quoi faire la fortune de la bande des Cœurs-Bleus !... Coup double !... Ça vous va-t-y ? Car, j'ai pas besoin de vous le dire, Nénesse, c'est moi !...

Il est difficile de donner une idée de l'enthousiasme qui s'empara des Cœurs-Bleus dès que Zizi eut terminé cette histoire où semblable à tous les grands capitaines en ces proclamations par lesquelles ils entraînent leurs troupes au pillage et à la dévastation, il promettait l'*honneur* d'abord, et puis le *profit*. En un instant, toute la bande fut sur pied, entourant Zizi qui s'était levé.

— Y a pas ! Faut sauver la gosse !

— Et si la baronne rouspète, on lui règle son compte !

— Pauvre petite bouquetière !...

— Dire qu'en ce moment la sacrée gueuse est peut-être en train de la bouffer !...

— Faut y aller dare-dare !...

C'était comme s'ils fussent devenus tout à coup les héros de l'histoire du *Petit Criquet*. Un jour, par les soirs de réunion, quelque narrateur raconterait leurs exploits à des auditeurs émerveillés, et, en attendant, peut-être que les journaux allaient en parler !

— Eh bien ! reprit Zizi, puisque nous sommes tous d'accord...

— Oui ! oui !...

— Puisque nous jurons de sauver la gosse des griffes de la baronne...

— C'est juré ! firent les Cœurs-Bleus en étendant la main et en découvrant le tatouage bleuâtre de leurs bras.

— En ce cas, esgourdez un peu ! La cambuse se trouve rue de Babylone, au coin, du côté du boulevard des Invalos. Allons-y chacun de notre côté, pour que la rousse ne se méfie de rien ! Et rendez-vous devant la piôle ! A ménuit tapant...

— A ménuit ! firent les Cœurs-Bleus.

Quelques instants plus tard, il ne restait plus dans l'intérieur des palissades que Zizi et La Merluche...

— Tu viens, n'est-ce pas ?... On dira à ton père qu'on a été obligé de dormir à la Villette... on trouvera quelque chose... on lui dira que t'as aidé à sauver une jeune fille... t'auras la médaille, toi aussi !

— Tant pis ! fit La Merluche intrépide, puisque les camaros y vont, j'y vais !...

Et ils s'élancèrent à leur tour, La Merluche très inquiet, au fond, et Zizi le cœur battant de joie et d'orgueil à la pensée de sauver Marie Charmant. Il n'y avait qu'un malheur en tout ceci — c'est que la jeune fille enlevée par la baronne d'Anguerrand s'appelait Lise et non Marie Charmant.

. . . . . .

A minuit, toute la bande se trouvait réunie au coin de la rue de Babylone. Les Cœurs-Bleus se reconnaissaient au moyen d'un coup de sifflet spécial qu'on pourrait noter ainsi : *mi ré mi — do si la*. Chaque bande de la pègre a ainsi son refrain, son coup de trompette particulier. On pourrait même dire que chacune d'elles a son uniforme : un détail de costume, un foulard disposé d'une façon spéciale, cela suffit ; dans une foule, cela sert d'insigne de reconnaissance ; la nuit, il y a le coup de sifflet.

Les Cœurs-Bleus étaient au nombre de neuf, y compris Zizi le capitaine, et La Merluche, son lieutenant. La plupart de ces jeunes bandits étaient hâves, débiles, rongés par l'anémie à laquelle l'alcool et le tabac venaient d'ailleurs en aide pour en activer les ravages. Quant à l'état d'âme de ces apprentis du vice et du crime, nous laissons à nos lecteurs le soin de l'imaginer.

Lorsqu'il vit sa bande au complet, Zizi distribua les rôles. Il donna un aperçu plus ou moins vague de la topographie de l'hôtel. En effet, il avait à peine entrevu l'intérieur de la cour lors de son séjour rue de Babylone. Mais chez Zizi, l'imagination suppléait à la connaissance positive des choses.

Lorsqu'il crut avoir clairement expliqué à chacun sa besogne, il murmura :

— Attention ! Ça y est ?...

— Ça y est ! répondit la bande d'une seule voix.

— Eh bien !... A l'assaut !... commanda le capitaine Zizi Panpan.

*(Lire la suite au prochain numéro.)*

FLEURS DE PARIS. — *Au fond de l'angle en planches, cinq ou six gamins accroupis, se racontaient des histoires.*

(1) Version argotique de Pantin. Et Pantin lui-même signifie Paris, le grand village.

# FIÈRE DE SON CRIME

*Grand Roman dramatique**

## PAR JULES MARY

IV (*suite*).

La journée se passa, Bérangère ne revint pas. Le lendemain et le surlendemain, Bérangère ne reparut pas.

Le vieillard cherchait à s'habituer à la pensée de revoir son fils. Enfin, le soir du troisième jour, Bérangère parut :

— Grand-père vous attend, dit-elle... Ah! petite mère, si tu savais comme il m'embrasse tout le temps!

Le vieillard attendait, dans le vaste salon aux meubles antiques d'où il avait chassé Daniel, dix ans auparavant.

Daniel tomba à genoux, avec Clotilde. Le vieillard avait les yeux fermés ; mais une larme filtrait entre les paupières.

— Père! père! Nous vous aimerons tant! disaient les jeunes gens.

Il ne dit qu'un mot, avec un léger hochement de tête et un soupir, — dernier effort de son orgueil enfin terrassé :

— C'est bien!

— Le soir, quand Clotilde et Daniel se retrouvèrent seuls, la jeune femme tomba dans les bras de son mari en disant :

— Désormais, il ne manquera plus rien à mon bonheur. Je suis heureuse Daniel, bien heureuse, trop heureuse!...

Trop heureuse!

N'était-ce pas comme un défi au bonheur qu'elle venait de jeter là?

Trop heureuse, elle le fut pendant huit ans encore, sans que rien ne vînt altérer son bonheur.

Bérangère atteignait ses dix-huit ans, et la jeune fille, aussi belle qu'avait été sa mère, tenait tout ce qu'avait promis l'enfant.

Daniel avait été nommé juge d'instruction à Orléans.

Ils vivaient tous en famille, maintenant, dans le vieil hôtel d'Hautefort. Seulement, l'hôtel avait pris un air plus jeune. Les meubles y avaient été changés. Tout y était plus coquet, plus luxueux.

Jean-Joseph, toujours procureur général, était maintenant âgé de soixante-cinq ans.

La retraite allait sonner pour lui.

Mais, plus que jamais laborieux, toujours robuste, ce grand vieillard décharné se défendait contre les ans.

La vie de famille l'avait rajeuni. Sur sa rude physionomie, il y avait, surtout quand il regardait Bérangère, un peu de douceur.

Il adorait sa petite-fille.

Déjà il était question de mariage pour elle.

Bérangère aimait un jeune avocat, Valentin de Sévérac, avec lequel elle s'était plusieurs fois rencontrée dans le monde, depuis sa sortie du couvent.

Quant à Valentin, il s'était mis à aimer Bérangère comme jadis Daniel avait aimé Clotilde.

D'une excellente famille et très riche, le mariage s'annonçait comme devant réunir toutes les conditions possibles de bonheur.

Le colonel d'artillerie Max de Sévérac était l'ami d'enfance de Daniel.

Il vivait à Orléans, assez retiré depuis la mort de sa femme, et ne s'occupait plus qu'à faire valoir les grandes propriétés qu'il possédait en Beauce et qui l'obligeaient à de fréquents voyages.

Le mariage était même si avancé déjà que Daniel avait écrit à Georges Chavarot, le notaire :

« Je marie Bérangère. Refuseras-tu cette fois de faire le contrat? »

Georges, au lieu de refuser, avait accepté avec bonheur.

Le jour de la cérémonie n'était pas encore fixé.

D'un commun accord, il avait été convenu que l'on attendrait les premiers beaux jours.

Et il avait été convenu également que le mariage se ferait au château de Vilvaudran, sur la source du Loiret.

Lorsque fut décidé ce mariage, lorsque les jeunes gens eurent échangé leurs paroles, subitement Bérangère devint sérieuse, préoccupée, comme si quelque arrière-pensée était venue à son esprit, lui disant que son bonheur ne serait pas complet, puisqu'il allait faire le malheur d'un autre.

C'est qu'en effet, il n'y avait pas seulement que Valentin qui l'aimât.

A Vilvaudran, où elle allait depuis huit ans, depuis la réconciliation avec le vieux d'Hautefort, passer la belle saison, elle savait qu'un jeune homme, aussi, était épris d'elle, l'adorait silencieusement d'un amour dévoué jusqu'au sacrifice de la vie même.

Elle l'avait connu lorsqu'elle était encore toute petite.

C'était un enfant sans famille, nommé Pierre Jourdan. Fils d'un fermier du Val, mort ruiné, il s'était trouvé, après la mort de sa mère, qui s'était faite servante, dans le dénûment le plus absolu. Il fut élevé par la charité publique, émue de son intelligence, de sa gentillesse et de son malheur.

Lorsqu'il eut une douzaine d'années, on le mit en apprentissage à la verrerie de Vilvaudran.

Et ce fut ainsi qu'il rencontra Bérangère.

Quand la petite fille se promenait ou jouait sur la lisière du bois qui entourait le château, près de la source du Loiret, Pierre passait près d'elle et la regardait jouer, les mains dans les poches, souriant, la figure souvent barbouillée par son rude travail de la verrerie.

Puis il s'était hasardé à lui adresser la parole.

Elle avait répondu.

Une fois qu'il avait eu le temps — un dimanche — ils avaient joué ensemble et, depuis ce jour-là, ils étaient devenus très amis. Pierre lui apportait, de la verrerie, toute sorte de verre qu'il avait soufflé pour elle. Bérangère lui rendait ses cadeaux en jouets, en colifichets, en rubans, tout ce qui lui tombait sous la main.

Et, la première année de cette amitié, quand arriva le mois de novembre et que Bérangère dut repartir pour Orléans, les vacances terminées, Pierre Jourdan en eut le cœur gros et pleura.

Aussi, quelle joie l'année suivante!

Depuis les premiers jours de soleil, Pierre guettait l'arrivée des hôtes de Vilvaudran, avec la crainte toutefois de retrouver sa petite amie si changée à son égard qu'elle ne voudrait plus le reconnaître.

Bérangère avait compris cet amour!

Longtemps, toutefois, elle n'avait cru qu'à une très vive, mais très fraternelle affection chez Jourdan!

La révélation lui causa une tristesse dans laquelle il y avait comme un mécontentement d'elle-même, bien qu'elle ne fût pas coupable, pourtant, et qu'elle n'eût pas encouragé cet amour.

C'était au mois de mai 1887, — car les préliminaires de ce récit nous ont conduits jusqu'à cet époque, — le mariage de Bérangère venait d'être arrêté et la jeune fille était avec sa mère à Vilvaudran où Mme d'Hautefort voulait tout préparer pour le mariage.

Le lendemain de son arrivée, Bérangère avait rencontré Jourdan que Clotilde avait demandé à la verrerie en le priant de lui rapporter quelques dessins.

Lorsque Pierre sortit du château, il se croisa dans le bois avec la jeune fille.

Pierre se contenta de la saluer.

Il allait passer sans lui adresser la parole, quand elle l'arrêta surprise, croyant qu'il ne l'avait pas vue.

— Pierre! dit-elle.

Il baissa les yeux, intimidé, ses mains torturant le carton à dessin qu'il portait sous son bras.

Toute la contrée connaissait le mariage prochain et Pierre l'avait appris comme les autres.

Tout d'abord, il n'y avait pas cru.

Cela lui paraissait chose bizarre, une injustice.

— Vous ai-je fâché? demanda-t-elle.

— Mais non... En quoi pouvez-vous me fâcher?

— Alors, pourquoi n'osez-vous me regarder?

Il releva les yeux. Il le fallait bien. Mais les paupières tremblaient et les yeux étaient vagues, sans regard.

— Je dois vous apprendre mon prochain mariage, Pierre.

— Je le savais, mademoiselle.

— Cela ne diminuera pas votre... amitié pour moi, dit-elle.

— Oh! non...

Et, malgré lui, les larmes jaillirent.

— Pierre, qu'avez-vous donc?

Il ne répondit pas, essuya ses yeux d'un geste brusque et voulut partir.

Bérangère était un peu pâle. Elle comprenait.

Mais comme la situation devenait difficile et gênante entre eux, il se hâta d'ajouter :

— Mademoiselle Bérangère, j'ignore si votre mariage ne changera en rien nos relations. Je le crains. Mais quelque doive être l'avenir, je veux que vous sachiez que jamais vous ne trouverez, chez personne, d'affection aussi dévouée que la mienne. Je ne souhaite pas que vous ayez besoin que je vous le prouve un jour. Cependant, écoutez-moi, Bérangère... Ma vie est bien peu de chose auprès du bonheur que je désire pour vous. Si donc quelque chose pour votre bonheur n'est possible qu'au prix d'un grand sacrifice, je vous supplie de vous souvenir de moi. Je donnerai ma vie avec joie, avec reconnaissance, pour être sûr que le sourire n'abandonnera pas vos lèvres. Et je n'aurai jamais été aussi heureux qu'en mourant ainsi.

Plus ferme, la tête haute, les yeux séchés, il dit encore, après un court silence qui accentua ses paroles :

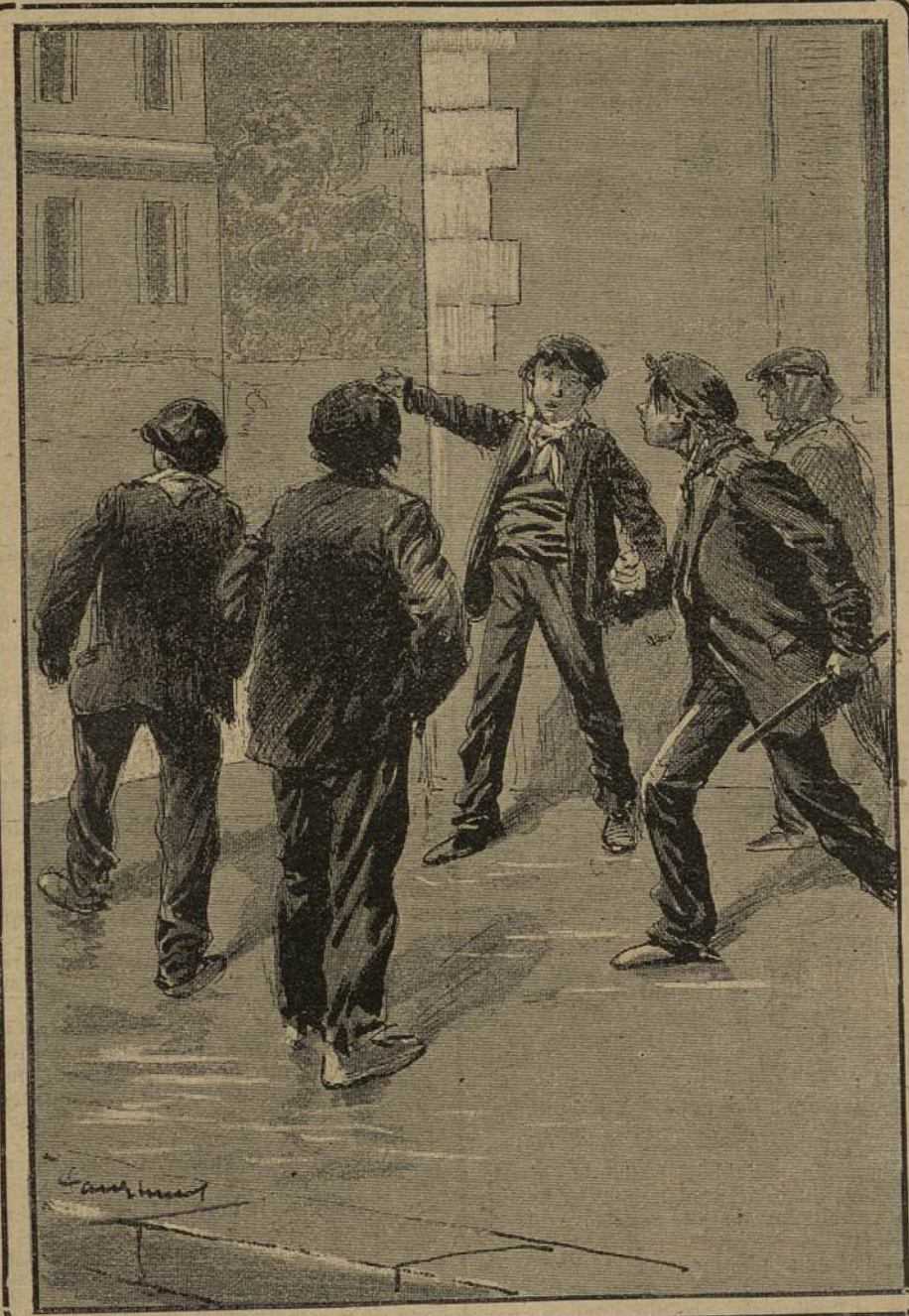
— Ce ne sont pas de vains mots, ni des paroles en l'air, vous savez? Souvenez-vous-en bien...

Et il s'enfuit disparaisant au détour d'un sentier, dans la direction de la verrerie, sans plus tourner la tête.

Et Bérangère, pensive, murmurait, le cœur gros :

— Il m'aimait... le pauvre garçon!

Voilà pourquoi, au bonheur d'être bientôt la femme de Valentin de Sévérac, l'élu de son cœur, se mêlait la tris-



FLEURS DE PARIS. — « *Eh bien!... A l'assaut!... commanda le capitaine Zizi Panpan.*

* Voir l'*Œil de la Police* nos 67 à 69.

tesse inspirée par le souvenir de Pierre Jourdan.

Et voilà pourquoi un matin, Mme d'Hautefort ayant voulu retourner à Vilvaudran une dernière fois avant le mariage, Bérangère refusa de l'y accompagner.

Elle ne voulait plus rencontrer Pierre.

— Le temps le guérira, se disait-elle.

En vérité, elle l'aimait si franchement, le pauvre garçon, qu'elle ne voulait plus s'exposer à le rencontrer. Son cœur se serait fondu ; elle eût pleuré peut-être, elle aussi, en voyant pleurer l'ami de son enfance.

Sa mère partit seule.

Elle était depuis trop longtemps heureuse, Clotilde.

C'était ce jour-là que devait finir son bonheur...

V

Vilvaudran est un magnifique château du seizième siècle, bâti à quelques centaines de mètres de l'endroit même où le Loiret prend sa source.

C'est de toute la Beauce, de tous les environs d'Orléans surtout, le site le plus pittoresque.

Une immense pièce d'eau s'étend derrière le château et les arbres du parc, de très beaux et de très vieux arbres, y baignent leurs racines depuis des siècles.

L'intérieur était somptueusement meublé.

Propriété de Mme d'Hautefort, mère de Daniel, celui-ci en avait hérité et l'avait entretenu avec un soin pieux, car il y trouvait à chaque pas des souvenirs de celle qui avait veillé sur son enfance.

Le parc était vaste, non clos. C'était plutôt une forêt qu'un parc et les roseaux y avaient fondé des colonies d'autant plus nombreuses que dans les environs, pas un arbre, pas une haie, pas un buisson ne venait donner de l'ombrage et rompre l'uniforme monotonie de la vaste plaine beauceronne aux riches moissons.

Clotilde se rendait toujours à Vilvaudran en voiture.

Il y avait à peine un quart d'heure qu'elle avait quitté l'hôtel qu'un homme de vingt-cinq à trente ans au plus, assez élégant, d'une mise qui pouvait même passer pour prétentieuse, plutôt que distinguée, sonnait à l'hôtel.

Le concierge se présenta.

— Je voudrais parler à Mme d'Hautefort.

— Madame vient justement de sortir.

— C'est vrai, ça, au moins ? fit l'inconnu avec insolence.

— Oui, madame est à Vilvaudran... et si c'est à madame que vous désirez parler particulièrement ?...

— A elle seule.

— Eh bien, vous la trouverez à Vilvaudran.

— Il y a loin ?

— A pied, une heure environ.

— Merci. Le chemin est facile à trouver ?

— Oh ! les touristes ne manquent pas. Tout le monde vous l'indiquera.

— Je vais donc à Vilvaudran.

— Si monsieur, par hasard, ne rencontre pas madame, quel nom devrai-je annoncer à madame, en lui rendant compte de la visite de monsieur ?...

— Ah ! mon nom ?... oui... au fait...

— Madame connaît monsieur ?

— Pas le moins du monde.

— Si monsieur veut me remettre sa carte...

L'inconnu tira de sa jaquette un élégant portefeuille et prit une carte qu'il tendit.

La carte portait :

LAFISTOLE

L'homme se retira.

Le premier passant venu lui indiqua le chemin à suivre et, quelques minutes après, Lafistole, chantonnant, très gai, faisant tourner son jonc à poignée de bois de cerf, dernière mode, suivait allègrement la route qui conduit à Vilvaudran.

C'était un assez joli garçon que Lafistole ; grand, mince, vigoureux, blond aux yeux bleus — des yeux narquois, cerclés d'un trait noir, indiquant la vie à outrance.

Comme il faisait assez chaud en cette journée-là, il ôta son chapeau, essuya son front et s'arrêta pour respirer.

Il perdait à se découvrir, car il était à peu près entièrement chauve.

— C'est curieux, murmurait-il, comme il y a des jours où l'on voit la vie en rose ?

Lafistole, sans doute, était dans un de ces jours-là.

Il prit une cigarette dans un étui de nacre agrémenté d'argent et orné de son chiffre. Dans un autre étui, en vieil argent, orné lui aussi de son chiffre en or, il prit une allumette et se mit à fumer avec délices, marchant allègrement, respirant à pleins poumons, les yeux très gais.

Evidemment Lafistole aimait la campagne.

Lorsqu'il arriva devant Vilvaudran, il admira tout d'abord, en connaisseur, la belle situation du château, l'élégante ordonnance du jardin très soigné et le magnifique paysage qui se déroulait sous ses yeux.

Puis il jeta sa cigarette, la dixième depuis Orléans.

— Soyons Régence, murmura-t-il.

Il pénétra dans le jardin ; il n'y avait à cet instant personne et il allait se diriger vers le château quand il avisa une femme qui suivait l'avenue principale du bois.

C'était justement Mme d'Hautefort.

Il s'approcha d'elle.

A la vue de l'inconnu qui se dirigeait vers elle, Clotilde s'arrêta et attendit.

Chapeau bas, profondément incliné, les talons rapprochés, Lafistole saluait, les coudes au corps, avec une torsion de cou qui faisait jouer la tête, pareille à ces magots chinois qui se dandinent sans cesse.

— Serais-je assez heureux pour m'adresser à Mme d'Hautefort elle-même ?

— En effet, monsieur, dit Clotilde intriguée.

— J'ai besoin de causer avec vous.

— Je vous écoute... Mais à qui ai-je l'honneur ?...

— Lafistole, madame...

Et comme ce nom ne rappelait rien à Clotilde, il ajouta :

— Caissier de Me Chavarot, notaire, rue Saint-Georges.

— Parlez, monsieur.

— Ici, madame, en plein air, sous ces ombrages ?

— Pourquoi pas ?

— C'est que, madame, ce que j'ai à vous dire est de la dernière importance et vous seriez, sans doute, la première à regretter qu'une oreille indiscrète entendît notre conversation.

Les yeux de Lafistole étaient brillants d'une ironie froide. Et Clotilde y lisait je ne sais quelle cruauté. Elle était inquiète.

— Venez, monsieur.

Elle l'entraîna vers un kiosque élégamment meublé dont elle referma la porte quand Lafistole fut entré.

Lafistole s'assit dans un fauteuil, croisa les jambes, tourna la poignée de sa canne dans sa bouche, puis, délibérément :

— Madame, j'ai appris à l'étude, que vous allez marier votre fille.

— C'est vrai.

D'un air détaché, Lafistole ajouta, frappant du bout de son jonc sa bottine toute blanche de la poussière de la route :

— J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'apercevoir à l'étude, avec son père, Mlle d'Hautefort... Je ne connais pas, pour ma part, de jeune fille plus jolie, ni plus adorable...

Clotilde fut froissée de ce compliment, qui semblait un sarcasme, presque une injure dans la bouche de cet homme.

— Monsieur ! dit-elle en se levant et les sourcils froncés.

Mais le bizarre personnage, avec un grand calme :

— Adorable. Je maintiens le mot. Aussi n'ai-je pas pu la voir sans l'adorer. C'est pourquoi, madame, avant que le projet de mariage avec M. de Sévérac passe à l'état de fait accompli, je m'empresse de venir vous demander la main de Mlle Bérangère... Vous n'aurez pas, madame, de fils plus dévoué que moi !

Mme d'Hautefort fut prise d'une envie de rire.

Evidemment, elle avait affaire à un fou. Même elle le plaignait.

— Le pauvre garçon ! murmura-t-elle. On ne l'aurait jamais dit !

Et après avoir repris un peu de sérieux :

— Certes, monsieur, votre demande m'étonne... Le mariage de Bérangère, dans quelques jours, sera célébré... Je vous salue, monsieur...

Et elle se dirigea vers la porte.

Il y fut d'un bond avant elle et lui barra le passage.

Il souriait toujours, mais la cruauté s'accentuait dans ses yeux.

— Madame, en vous adressant ma demande ainsi à l'improviste, je m'étais bien attendu à quelque surprise. Mais je vous assure que vous avez tort de ne la point prendre au sérieux... Et je vous assure également que si vous voulez vous donner la peine de discuter avec moi, votre premier refus ne tiendra pas dix minutes devant mes arguments.

— Je vous prie, monsieur, de me laisser sortir...

— Non, madame, pas avant de m'avoir entendu... à moins, toutefois, et je vous rends libre de choisir, que vous ne préfériez que j'aille apprendre à votre mari, juge d'instruction à Orléans, le véritable nom de votre père... ses antécédents... et tout ce qui intéresse votre naissance...

C'était la foudre tombant aux pieds de Clotilde.

Elle pâlit horriblement, regarda Lafistole d'un air hébété, les yeux hagards, éperdue, ne respirant plus, ne comprenant pas.

Et ses tempes battaient à coups de marteau.

— Vous dites ? Veuillez répéter ?

Poli, plein d'égards, il fit deux ou trois fois tourner son jonc, en mangea la poignée par un geste favori et, s'inclinant, il répéta mot pour mot la phrase précédente.

C'était bien cela. Elle avait bien compris, la malheureuse !

Elle s'abattit sur une chaise, brisée, vieillie de vingt ans en une minute.

— Vous savez donc, monsieur ?... vous savez ?

— Je sais, oui, madame... Rassurez-vous. Je suis seul à savoir.

Il ferma les yeux à demi, mâchonnant sa canne.

Clotilde le regardait.

Elle sentait sous ses pieds s'ouvrir un abîme, quelque chose de noir, d'insondable et de terrifiant.

Et ce qui l'épouvantait par-dessus tout, c'était le calme de cet homme si maître de lui et qui semblait se jouer d'elle.

Elle aurait préféré de la colère, des menaces. Elle se heurtait, au lieu de cela, à une impassibilité absolue, à une froideur de marbre.

— Mon vrai nom ?... moi, je l'ai toujours ignoré... Comment l'avez-vous appris ?... Mon père !... Vous savez qui était mon père ?...

Il fit un signe affirmatif, goguenard.

Clotilde murmura, pour elle, comme une prière :

— Mon Dieu ! que va-t-il m'apprendre ? J'étais si heureuse ! Faites, mon Dieu, que, si quelque malheur nous menace, je sois seule atteinte !... Epargnez les miens... Faites que je sois seule malheureuse...

Elle ne pleurait pas. Ses yeux étaient secs et brillants.

— Parlez, monsieur, je suis prête à vous écouter.

— Madame, l'histoire sera très courte. Je vous prie de vous rappeler, pendant que je la raconterai, que j'ai eu l'honneur, il y a un instant, de vous demander la main de Mlle Bérangère...

Alors, Clotilde, d'une voix stridente, en un accès de folie :

— Ne prononcez pas le nom de ma fille, monsieur... je ne veux pas !... Je vous le défends !...

Il s'inclina avec le même sourire obséquieux, ironique, énervant :

— Madame, en 1845, il y avait en France une ferme qu'on appelait Montefreux, et qu'habitait et cultivait un fermier nommé Jourdan. Je fais peut-être une erreur de géographie en plaçant Montefreux en Beauce, car il était plutôt dans ce qu'on appelle le Val, pas très loin de la Loire et entre Blois et Beaugency. Ce n'est ni la Touraine, ni le pays blésois, ni la Sologne, ni la Beauce. Du reste, pour peu que vous désiriez des renseignements précis...

« Montefreux dépendait du village de Nouan. Le fermier Jourdan avait pour garçon de ferme un grand gaillard, ancien soldat, — écoutez bien ceci et prenez note de son nom, — qui s'appelait Bastien. Le ménage Jourdan était très désuni, et la fermière ne désirait rien tant que la mort de son mari. Comme Jourdan, malade, ne mourait pas assez vite, ma foi, d'un commun accord, Jourdan fut assassiné par Bastien et la fermière. Le cadavre, resté caché longtemps dans la ferme, pourrissait dans un coin. On ne savait ce qu'était devenu Jourdan. Puis, un jour, des soupçons s'élevèrent contre le garçon, et les soupçons devinrent une certitude quand la fermière, complice du meurtre, mais prise de remords s'en vint à Beaugency s'accuser et accuser Bastien. Un mandat d'arrêt fut lancé. Bastien devait être arrêté pendant la nuit. Or, pendant la nuit, Montefreux brûla de fond en comble, et Bastien resta introuvable. On retira des cendres un cadavre carbonisé. Ce cadavre était celui du fermier et non celui de l'assassin. — Celui-ci avant de brûler la ferme, l'avait mise au pillage et avait réussi, ayant quelque argent d'avance, à passer en Amérique... On ne le revit jamais... C'était un rude homme, n'est-ce pas, madame ?... Certes, sa conduite fut répréhensible. Cependant, ne dites point trop de mal de lui... Ce Bastien n'était pas encore votre père, à cette époque, mais il devait l'être quelques années plus tard, vers 1854, je crois, si mes renseignements sont exacts.

Frémissante, une grosse sueur coulant du front, elle répétait, machinale, d'une voix rauque et méconnaissable :

— Bastien ! Bastien ! mon père... incendiaire, assassin, voleur !

— Tout cela, oui, madame. Ah ! c'était un gaillard, je vous l'ai dit.

— C'est impossible... c'est une infamie, un mensonge...

Et, s'exaltant, folle, remplie d'une épouvantable horreur :

— Vous en avez menti... Vous abusez de ma faiblesse... de ce que je suis une femme... de ce qu'autour de ma naissance existe un mystère, une histoire atroce... Vous êtes un imposteur... un misérable !

— Calmez-vous, madame, je vous en prie... Comment écouterez-vous, maintenant, ce qui me reste à vous dire !

— Quoi donc encore ?

— Peu de chose, madame. Je comprends jusqu'à un certain point que ma révélation ait porté le trouble dans votre esprit... Je comprends même très bien que vous refusiez de me croire et je ne me fâcherai point des épithètes malsonnantes que j'ai entendues tout à l'heure. J'ai ma conscience pour moi. La preuve que je ne vous ai pas menti, madame, vous la trouverez, abondante et variée, dans les pièces que voici et que j'ai copiées de ma main à votre intention.

En même temps, Lafistole remettait à la pauvre femme tout un dossier qu'elle prenait machinalement, sans savoir, ne se rendant plus compte de rien, roulant dans l'infini d'un désespoir sans bornes, comme si elle avait été lancée, sur la terre, d'une hauteur vertigineuse, — de toute la hauteur, hélas ! de son bonheur perdu !

— Vous en prendrez connaissance, madame, et, quand vous aurez lu, j'aurai le plaisir de vous revoir...

Il se leva, fit faire deux ou trois moulinets à sa canne, puis, ayant toussé légèrement :

— Je terminerai cette conversation comme je l'ai commencée. Je suis seul, avec maître Georges Chavarot, à connaître ce redoutable et mortel secret. J'ai bien fait de dire : mortel, n'est-ce pas ? Eh bien, madame, il n'existe au monde qu'un seul moyen de m'empêcher de révéler toute cette histoire, — et vous m'accorderez bien, je suppose, qu'elle intéresse au plus haut point la famille d'Hautefort.

— Ce moyen ? fit Clotilde, haletante, et qui entrevoyait le salut.

Il salua avec une torsion de cou et un sourire en grimace :

— Il est bien simple. Quand je serai moi-même membre de la famille d'Hautefort, allié à ces hauts et célèbres magistrats, j'aurai la bouche close. Pour ces raisons et toutes autres à déduire, comme nous disions en procédure, j'ai l'honneur, pour la seconde fois, madame, de vous prier de m'accorder la main de Mlle Bérangère, que j'adore !

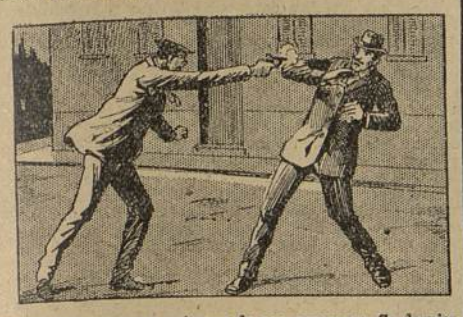
Debout, frémissante, les lèvres pâles, elle bégaya :

— Sortez ! sortez ! ma fille à vous, jamais !

*(Lire la suite au prochain numéro.)*

## LA SEMAINE CRIMINELLE
# dans la Vallée du Rhône

**TENTATIVE DE MEURTRE.** — Il y a un mois et demi environ, un jeune homme était frappé d'un coup de couteau au visage. L'autre nuit, il passait dans une rue isolée, quand il se



trouva à nouveau en présence de son agresseur. Ce dernier s'écria, en le voyant : « Tiens ! c'est toi, voilà ! » En même temps il tirait sur lui deux coups de revolver qui, heureusement, ne le blessèrent que légèrement. VALENCE.

**BLESSÉ PAR SA MAITRESSE.** — Abandonnée par son amant, un contrebandier, une jeune femme le poursuivait de sa colère. Elle l'aperçut dans un débit de vins. Aussitôt elle ouvrit la porte, se précipita sur le contrebandier et lui plongea entre les deux épaules la lame d'un poignard. Après quoi elle prit la fuite. La police n'a pu encore la retrouver. GRENOBLE.

**ATTENTAT CONTRE UNE POUDRIÈRE.** — Il était 9 heures du soir, quand un militaire de l'infanterie coloniale, placé en faction devant un magasin à munitions du fort de Malbousquet, perçut un glissement dans les hautes herbes autour de sa guérite. Un homme rampait vers lui. Le soldat épaula et fit feu. Un hurlement retentit. Deux individus relevèrent le blessé et s'enfuirent avec lui tandis que la sentinelle continuait à tirer sur eux. Ils purent cependant disparaître. TOULON.

### UN VOYAGE MOUVEMENTÉ

Cette semaine, au milieu de la nuit, un incendie éclata dans une voiture-couchette de 1re classe, du train de marée, alors que ce convoi était entre Bonnières et Vernon.

Le feu avait été communiqué par le gaz d'éclairage.

Les voyageurs épouvantés firent retentir le signal d'alarme devant le danger qu'ils couraient ; mais vu la proximité de Vernon et le rapide du Havre à Paris devant bientôt passer, le mécanicien conduisit son train jusqu'à Vernon.

Entre temps, aveuglés par la fumée et par la chaleur intense qui régnait, les voyageurs avaient ouvert les portières du wagon et, quand le train ralentit, ils voulurent descendre à contrevoie.

Les conducteurs et employés réussirent cependant à les faire rester dans leurs compartiments et dans les couloirs et firent bien, car aussitôt le rapide passait, brisant toutes les portières restées ouvertes.

Le wagon-couchettes a été retiré du train et mis sur une voie de garage en attendant son renvoi dans les ateliers pour réparer les dégats.

### UN NOUVEAU RECORD

C'est celui de l'ancienneté pour momies.

Le « recordman » est Ra-Nefer, découvert en 1892, à Medum (Egypte), par le célèbre archéologue Flinders Petrie. Maintenant, le professeur Elliot Smith, de Manchester, nous apprend que Ra-Nefer était un haut fonctionnaire à la cour du roi Seneferu, de la quatrième dynastie. Ra-Nefer vivait donc trois mille ans avant l'ère chrétienne. Il a ainsi onze siècles de plus que n'importe quelle momie précédemment identifiée !

# MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

**LE CRIME DE MEZERIAT.** — Le dimanche, 6 février 1910, le nommé Déchamps avait passé la soirée au café Mathieu, à Mézériat, en compagnie de trois jeunes gens ; dans ce débit était venu, une heure environ après lui, le sieur Desmaris, sur lequel son attention avait été appelée quelques heures auparavant, car, vers cinq heures du soir, Desmaris avait bu en compagnie des sieurs Gatheron et Mercier dans le café tenu par le patron du prévenu et Déchamps avait entendu que Mercier disait à Gatheron : « Laisse payer Desmaris ; il a touché de l'argent. »

A onze heures du soir, les consommateurs se séparèrent et Déchamps resta seul avec Desmaris, ce dernier se trouvant en état complet d'ivresse. Le prévenu entraîna son compagnon sur le chemin de Vonnas et le jeta à terre pour le fouiller ; Desmaris se défendit et arracha à son agresseur le médaillon de sa chaîne de montre.

Déchamps s'empara dans les poches de sa victime de deux portemonnaies contenant environ la somme de 65 francs et d'une clef dont il lui asséna un violent coup sur la tête.

Le jury de l'Ain rapportant un verdict affirmatif, mitigé par des circonstances atténuantes, Déchamps est condamné à *quinze ans de travaux forcés.*

**QUERELLE TRAGIQUE.** — Le 6 décembre dernier, vers deux heures du matin, les frères Georges et Maurice Bimard se trouvaient au coin de la rue du Faubourg-du-Temple et du passage de la Reuss avec leurs amis Deschartres et Dessain, quand ils furent accostés par Louis Labbé, garçon de café, qui demanda du feu à l'un d'eux. En guise de remerciement, il proféra une injure grossière à l'adresse de la compagnie. Maurice Bimard, d'un coup de tête, l'envoya rouler dans le ruisseau.

Furieux et endolori, Labbé rentra chez lui, changea de vêtements pour se mieux dissimuler, prit un couteau et se dressa soudain devant Maurice Bimard, l'arme levée, en hurlant : « A nous deux, maintenant. » A ce cri, Georges se précipita sur le forcené pour protéger son frère. Mal lui en prit, car il fut littéralement éventré. Deschartres et Dessain, survenus entre temps, furent blessés à la bouche et au côté. Georges Bimard mourut après cinq jours d'agonie, à l'hôpital Saint-Louis.

Labbé comparaissait devant la Cour d'assises de la Seine. Après un sévère réquisitoire de l'avocat général Servin et la plaidoirie de Me Casanova, Labbé, repris de justice, a été condamné à *huit ans de travaux forcés et à la relégation.*

**ATTENTATS A LA PUDEUR.** — Cette déplorable affaire a été jugée à huis clos par la Cour d'assises de la Vendée.

L'accusé est un nommé Théodore-Victor-Marc Coindreau, âgé de 35 ans, né le 12 avril 1873, à Noirmoutiers. Il est roulier à Saint-Jean-de-Monts. Coindreau se livrait depuis plusieurs années à des actes honteux sur sa fille Pauline, aujourd'hui âgée de 14 ans.

Terrorisées, la mère et l'enfant n'avaient osé porter plainte. Cependant, un jour, à la suite d'une dispute entre le mari et la femme, au cours de laquelle cette dernière reprochait à Coindreau sa conduite indigne, la gendarmerie ouvrit une enquête. C'est alors que la mère et l'enfant révélèrent les actes de l'ignoble individu.

Après le réquisitoire et la plaidoirie, le jury se retire et revient au bout d'un quart d'heure, rapportant un verdict affirmatif.

En conséquence, Coindreau est condamné à *six ans de travaux forcés.*

**VOLEURS ET ASSASSINS.** — Le jury des Bouches-du-Rhône a condamné *à la peine de mort* le jeune Jules Mary, vingt et un ans, qui, le 28 septembre 1908, assassina pour le voler le fermier Pierre Nouveau, âgé de quatre-vingts ans, habitant le hameau de Puyloubier. Un complice de Mary, le nommé Roubin, dix-neuf ans, a bénéficié des circonstances atténuantes et a été en conséquence condamné *aux travaux forcés à perpétuité.*

**UNE FAMILLE DE CRIMINELS.** — La Cour d'assises du Gers a condamné Catherine Lascombes, qui fit assassiner son mari, Georges Palazo, par ses fils André et René, *aux travaux forcés à perpétuité.* André Palazo a été acquitté comme ayant agi sans discernement, et René Palazo a été condamné à *huit ans de travaux forcés.*

**CONDAMNATION D'UN SOLDAT.** — Le Conseil de guerre d'Alger a *condamné à mort*, pour voies de fait envers un supérieur, le nommé Joseph Werwaerd, ancien légionnaire, détenu à l'atelier des travaux publics d'Orléansville.

Etant détaché à Teniel-el-Haad, l'ancien légionnaire porta, le 4 mars 1910, un violent coup de poing en pleine figure au médecin aide-major.

# ÉPILOGUE D'UNE VENDETTA

Dans la nuit du 2 au 3 janvier dernier, dans le quartier du Chapeau-Rouge, le « quartier spécial », comme on dit à Toulon, réservé aux bars et aux maisons que la police tolère, des matelots se livrèrent à de véritables actes de banditisme. On crut d'abord qu'ils en voulaient à la bourse de leurs victimes. Il n'en était pas ainsi, car rien ne fut volé. L'enquête le démontra ensuite.

Les agresseurs s'en prirent tout d'abord au matelot Pierre Guillas, de la *Patrie*, qu'ils rencontrèrent rue du Rempart et qu'ils entraînèrent dans une proche ruelle.

Là, ils se mirent en devoir de le rouer de coups. L'un d'eux eut l'idée étrange de vouloir lui arracher la langue. Le matelot de la *Patrie* mordit cruellement la main qui déjà était dans sa bouche. Les agresseurs, alors, prirent la fuite, effrayés par les cris de leur victime ; puis, rencontrant deux autres matelots, Joseph Harlet et Eugène Julon, la scène recommença ; mais on ne se borna pas aux coups. Harlet fut atteint d'un terrible coup de « vendetta corse », sorte de couteau à longue lame recourbée et très effilée. « Que ma blessure soit mortelle » : telle était la devise gravée sur la lame.

Harlet tomba. La police arriva ; on releva le blessé. La vendetta était tellement enfoncée entre les deux omoplates qu'un des agents dut employer les deux mains pour la retirer pendant qu'un de ses collègues se cramponnait au corps du blessé.

Les agresseurs s'étaient enfuis de nouveau. On les arrêta. Conduits au poste, ils déclarèrent s'appeler Claude Sauret, Léon Kerzeon et Louis Calon. Ce n'était là qu'un épisode ordinaire de la vie des ports ; mais on donnait, le lendemain, à cette affaire une grande importance, quand on apprit que l'un des inculpés, Claude Sauret, était le fils du général Sauret, chef d'état-major du gouverneur de Paris.

Les trois prévenus ont comparu devant le 1er conseil de guerre de la marine, présidé par le capitaine de vaisseau Ytier.

Le siège du ministère public était occupé par le capitaine de frégate de Fougerousse. Me Astier défendait le matelot Sauret et Me de Combaud se présentait pour les deux autres inculpés.

L'apprenti matelot Sauret a l'aspect peu sympathique. Le médecin chargé de l'examen au point de vue mental a déclaré qu'il n'est pas aliéné, mais que c'est un dégénéré, et que, médicalement parlant, sa responsabilité est atténuée dans une forte mesure.

Sauret répond d'une voix sourde et se contredit sans cesse. Il se défend d'avoir porté un coup de couteau au matelot Harlet. Cependant, sur ses deux co-inculpés, on a trouvé leurs couteaux de poche ; lui seul n'en avait pas.

Le général Sauret, très dignement, est venu défendre son fils devant les juges. Sa déposition a produit une grosse impression.

Après une très longue délibération, le conseil a rapporté le jugement suivant :

Claude Sauret, *3 ans de prison ;* Louis Calon, *3 ans de prison ;* Léon Kerzeon, *1 an de prison*, et chacun *16 francs d'amende.* Calon et Kerzeon seuls bénéficient de la loi de sursis.

### UNE EXPÉDITION DE CANAQUES

On annonce de Shangaï que sont arrivés à l'embouchure du Yang-tsé-Kiang, sur un fragile canot de pêche, trois Canaques longtemps égarés sur l'océan Pacifique.

Ce sont des naturels de l'île Ponapé, qui appartient à l'Allemagne et qui est plus éloignée de la Chine que l'Europe ne l'est de l'Amérique.

Ce fait surprenant appuie l'hypothèse des savants, que des races malaises et polynésiennes s'étaient répandues dans toutes les îles du Pacifique, et jusqu'à Madagascar, à la suite d'expéditions aussi hardies.

De pareilles aventures, tentées sans boussole, avec de si minces et fragiles embarcations, surpassent peut-être en audace celle de Christophe Colomb qui possédait trois navires solides et une science comparativement colossale.

Avec des flottes de quelques centaines, peut-être de quelques douzaines de canots, Malais et Canaques ont parcouru le Pacifique du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Horace écrivait qu'il faut, à l'homme qui s'aventure sur la mer, un triple airain autour du cœur. Il ne pensait qu'à la navigation en trirème sur la Méditerranée. Qu'aurait-il dit, s'il avait su l'histoire de ces trois Canaques, qui viennent, en canot, de traverser le Pacifique.

## LA SEMAINE CRIMINELLE
# DANS L'EST

**UN DRAME.** — A Ecurey, une femme, mariée en secondes noces avec un veuf, faisait avec lui mauvais ménage. De là à former le projet de se débarrasser de son mari, il n'y avait

qu'un pas qui fut vite franchi. Au cours d'une discussion en pleins champs, elle saisit une forte pierre et s'en servit pour porter de tels coups sur la tête de son époux que la boîte crânienne fut fendue. MONTMÉDY.

**ASSOMMÉ.** — Pendant la nuit, un marinier revenait ivre à son bateau en compagnie d'un camarade de noce. Une fois à bord, une querelle éclata entre les deux ivrognes. Le marinier fut assommé par son adversaire qui disparut, laissant le malheureux dans une mare de sang. BLANZY.

**COUPS ET BLESSURES.** — Pendant un bal qui avait lieu dans une auberge, un cultivateur apercevant au dehors des jeunes gens sur le point d'en venir aux mains, voulut les séparer. L'un d'eux, d'un formidable coup de poing sur l'œil gauche, renversa le cultivateur. Puis toute la bande prit la fuite, laissant le malheureux sans connaissance. SENUC-TERMES.

### LE BROCHET POLICIER

Tous les pisciculteurs savent que la truite est le plus susceptible, le plus irascible de nos poissons. Ce sont, entre elles, d'incessantes batailles, surtout à l'heure où la nourriture leur est jetée. Ces batailles amènent une diminution telle dans le nombre de leurs pensionnaires que les pisciculteurs ont cherché des remèdes, mais en vain jusqu'ici.

Or, voici pour eux une lueur d'espoir : Un gardien du Jardin Zoologique de Londres a chargé, dans un bassin, deux jeunes brochets de faire la police. Les truites, fort impressionnées par la vue de ces mentors, sont devenues polies, non seulement vis-à-vis d'eux, mais encore entre elles. Quand vient leur tour, elles acceptent leur ration avec une reconnaissance humble qui est agréable à voir. Pas une seule n'a montré sur son corps une marque de dent, depuis que les brochets sont là.

— Mais les brochets ne vont-ils pas manger les truites ? demandez-vous.

Ils sont encore trop petits... On les surveille d'ailleurs, et, dès qu'ils auront l'âge et la force de devenir dangereux pour leurs administrés, on les remplacera par de plus jeunes.

### UN TRIBUNAL FLOTTANT

Les Etats-Unis posséderont bientôt un palais de justice d'un genre nouveau : un palais de justice flottant.

L'été prochain, en effet, la Cour fédérale de l'Alaska s'embarquera sur un « cutter » pour aller rendre la justice le long des 30.000 kilomètres de la côte de l'Alaska.

Partout où il sera nécessaire, le navire s'arrêtera, afin que la Cour puisse se prononcer sur tous les cas qui lui seront soumis, et tous les condamnés seront enfermés à fond de cale jusqu'à la fin de la croisière.

## LA SEMAINE CRIMINELLE
# DANS LE SUD-OUEST

**UN MARI PEU COMMODE.** — Lassée des brutalités de son mari, une jeune femme l'avait mis à la porte. Le mari, violent, méchant, ivrogne et paresseux, résolut de se venger. L'autre soir à sept heures et demie, la pauvre femme quittait son magasin et prenait le chemin de la poste, où elle devait déposer un paquet pour le compte de son patron. Elle était parvenue au coin de la rue Saint-Rome et de la place du Capitole, lorsque soudainement son mari se dressa devant elle, l'air menaçant, cherchant à lui parler. Elle précipita sa marche. Mais il la rejoignit; et, la main droite armée d'un couteau, il la frappa dans le dos par trois fois. TOULOUSE.

**TUÉ D'UN COUP DE PARAPLUIE.** — Sous prétexte de demander du travail, deux individus en état d'ivresse se présentèrent chez un maquignon à Saint-Paul-les-Dax. Le marchand de chevaux éconduisit les quémandeurs qui se vengèrent en l'injuriant. Furieux, le maquignon les poursuivit mais, un des ivrognes qui était armé d'un parapluie se retourna et lui en porta un coup au visage. L'extrémité de cette arme improvisée pénétra profondément dans l'œil gauche du maquignon qui mourut quelques heures plus tard. DAX.

**EXPLOITS D'APACHES.** — Vers deux heures de l'après-midi, un individu pénétrait chez une épicière et, la saisissant à la gorge, essayait vainement de l'étrangler. Pendant ce temps, deux complices fracturaient le tiroir-caisse. La pauvre femme put cependant pousser des cris qui mirent en fuite les agresseurs. Ceux-ci n'ont pas tardé à être arrêtés. TOULOUSE.

**LES VIOLENTS.** — Vers onze heures, une scène de grivèlerie et de violence s'est déroulée dans un café. Deux individus inconnus et en fuite ont refusé de payer une consommation prise chez une débitante de la rue Leupold. Comme on les mettait en demeure de solder l'addition, un de ces individus, porteur d'un couteau, a fait le geste de frapper au sein gauche une locataire de la débitante. Celle-ci, prise de peur, a tiré un coup de revolver dans la direction de ses agresseurs, qui ont pris la fuite sans être atteints. BORDEAUX.

**DRAME CONJUGAL.** — Des questions d'intérêts avaient fait un enfer des ménages de deux cultivateurs. Déjà le mari avait été condamné deux fois, pour coups et blessures sur sa femme et son fils. Une instance en divorce était pendante et un jugement avait ordonné l'expulsion du mari du domicile conjugal. A cette nouvelle, le brutal individu rejoignit sa femme dans une vigne et lui logea deux balles de revolver dans le cou. Puis il se plaça lui-même au bord d'un ruisseau et se brûla la cervelle. Son cadavre fut retrouvé au fond de l'eau. SAINT-BONNET.

**DIRECTEUR D'USINE ASSIÉGÉ.** — Les tuiliers grévistes de Roumazières ont poursuivi le directeur d'une usine jusque dans ses bureaux et le frappèrent à la tête d'un coup d'encrier. Le directeur mit ses agresseurs en fuite, en tirant des coups de revolver qui n'atteignirent personne, mais les grévistes l'assiégèrent pendant plusieurs heures. Il put quitter l'usine dans la nuit, déguisé en gendarme. ANGOULÊME.

# LA VENGEANCE D'UN COMPLICE

— Les faits, Pinson, sont les suivants, selon le rapport même des agents, et d'après le témoignage des personnes en présence desquelles le vol eut lieu :

« Hier, vers cinq heures, au moment où l'affluence est très grande dans la rue de la Paix, deux hommes élégamment vêtus, semblant être des étrangers, et fortement pris de boisson, bousculaient les passants.

« Arrivés à la hauteur des magasins du joaillier Dumoulin, dans l'une des vitrines duquel se trouvait exposé la fameuse perle dont tout Paris a parlé et que le bijoutier a payée 300.000 francs au Rajah de Ky-han, les deux étrangers, tout en titubant, voulurent se mêler à la foule attirée là.

« Ils chaloupaient » cependant de si bizarre façon, que des murmures s'élevèrent.

« Des injures furent échangées, d'abord, et des mots on en vint bientôt aux coups.

« L'un des deux étrangers était un gaillard bâti en colosse, tandis que son compagnon était plutôt chétif.

« Ce fut le premier qui tint tête à la foule. Les horions pleuvaient de part et d'autre; quand, on ne sait comment, sous un coup formidable, la vitrine de Dumoulin se trouva brisée. Les employés du joaillier sortaient presque aussitôt, et au même moment arrivaient des agents qui venaient d'être avertis.

« M. Dumoulin avait eu le temps de constater que la perle du Rajah avait été enlevée de sa vitrine.

« Des deux étrangers, un seul était demeuré aux mains des agents, le colosse, celui qui, des deux, s'était montré le plus agressif et le plus belliqueux. L'autre s'était éclipsé.

« Vol, il y a certainement eu vol avec préméditation. C'était un coup monté. Seulement il n'y a aucune preuve contre le prisonnier, sur lequel on n'a rien trouvé, en le fouillant. Il prétend ne pas connaître son compagnon, rencontré au hasard des bars anglais du quartier, et l'on a dû le remettre en liberté provisoire, après qu'il eut décliné ses nom, prénoms et donné sa profession, ainsi que son domicile.

— De qui s'agit-il? demanda l'inspecteur Pinson, en prenant quelques notes.

— D'un nommé Pietro Savelli, l'un des lutteurs engagés actuellement au Grand-Casino, dans les matchs de boxe.

— Pour moi, ajouta le chef de la Sûreté, il n'y a aucun doute possible. C'est le colosse qui a brisé la glace de la vitrine, et c'est son compagnon, le gringalet, qui a « soulevé » la perle.

— Je le crois, en effet, opina Pinson.

— Il faut, coûte que coûte, retrouver ce complice, et c'est vous, Pinson, que je charge de ce soin, car je suis certain que ces deux bandits n'en sont pas à leur coup d'essai.

Le soir même l'inspecteur de la Sûreté assistait, au Grand-Casino, aux épreuves finales du championnat international de boxe, et se montra fort surpris d'apprendre que Savelli, le Milanais, ne devait pas prendre part au concours.

Tout en questionnant habilement de côté et d'autre, Pinson recueillait quelques renseignements intéressants, au sujet de la piste sur laquelle on l'avait lancé.

Pietro Savelli avait, à titre d'aide, ou plutôt de domestique, un Espagnol, Juan Elcano. Cet homme, qui était de petite taille, accompagnait partout son maître.

— Tiens, tiens! fit Pinson. Je crois que le chef ne s'est pas trompé.

C'est Pietro Savelli et Juan Elcano qui ont dû faire le coup.

L'inspecteur quitta le music-hall et se rendit aussitôt à l'hôtel qu'occupait le Milanais. Celui-ci était parti tard dans la soirée, en emportant ses bagages.

— Quelle heure était-il? demanda Pinson.

— Passé dix heures, lui fut-il répondu.

— Bon, pensa le policier. Ni Savelli, ni Elcano n'ont donc pu prendre les lignes de l'Ouest ou du Nord pour se rendre en Angleterre. Se seraient-ils rendus en Belgique? C'est peu probable. Ils doivent se tenir bien cois, dans quelque petit hôtel où ils attendront demain soir pour quitter Paris, car ils n'oseraient pas se risquer à prendre, en plein jour, l'un des trains du matin.

Aussitôt, il se rendit auprès du chef de la Sûreté, et lui confia le résultat de ses premières recherches.

Il demandait, en outre, qu'un agent intelligent, possédant le signalement de Savelli — puisqu'on n'avait pas encore celui d'Elcano — demeurât en permanence à la gare Saint-Lazare, tandis qu'il ferait de même à la gare du Nord. Certainement, à son avis, les deux voleurs gagneraient l'Angleterre, par l'une ou l'autre de ces deux lignes.

Au guichet des billets, Pinson avait remarqué un soldat d'infanterie, bien découplé, qui, au lieu de demander, comme militaire, un billet à quart de place, en avait pris un de seconde classe, en payant place entière.

— Voilà un pioupiou, pensa Pinson, qui doit avoir fait des économies sur le « prêt » que lui alloue le gouvernement...

Et, instinctivement, sans qu'il eût pu dire pourquoi, Pinson le suivit.

Sur le quai de départ, devant le train de Calais, le policier, tout en faisant les cent pas, avait remarqué, de la part du fantassin, un singulier manège.

Le soldat scrutait chacun des compartiments, comme s'il eût cherché quelqu'un.

Un instant, il s'arrêta devant un compartiment de première classe, le considéra bien attentivement, et prit place dans le wagon de seconde qui en était le plus rapproché.

— Voilà qui est assez curieux! songea le policier, en s'approchant à son tour du compartiment de première classe.

Un seul voyageur s'y trouvait installé : un homme de petite taille qui semblait avoir bien froid, car son col de fourrure était remonté jusqu'aux oreilles et sa casquette de voyage lui recouvrait les yeux.

Pinson s'aperçut que le militaire était seul aussi dans son compartiment.

Les voyageurs, d'ailleurs, étaient peu nombreux ce soir-là.

Comme les employés fermaient les portières, l'inspecteur de la Sûreté prit place dans un compartiment voisin de celui où se trouvait le voyageur qui semblait avoir si froid, et bientôt après, le train partait.

— Voyons, voyons! songea Pinson. Voilà qui est particulier... Ce militaire qui ne profite pas de sa permission pour voyager à quart de place et préfère payer place entière, a de vagues ressemblances avec notre ami Pietro Savelli. Son billet est à destination de Calais. Je suis donc certain de toujours l'avoir, celui-là. Reste l'autre, le petit voyageur de première classe. Serait-ce, par hasard, Juan Elcano? Très possible. Les deux voleurs de Dumoulin se seraient donc donné rendez-vous à Calais, où le soldat troquerait son uniforme pour des vêtements civils et d'où tous deux gagneraient la côte anglaise?

« Une seule chose me chiffonne. Entre l'arrivée du train en gare de Calais-Maritime et le départ du paquebot, le soldat n'aurait guère le temps de changer de vêtements. Et sa présence en militaire à bord du bateau ne manquerait pas d'attirer sur lui l'attention.

« Non, ce n'est pas cela! conclut Pinson. Il faut chercher autre chose. Mais quoi?

On arrivait en gare de Creil. Le train venait de stopper, et Pinson, mettant la tête à la portière, considéra un instant le va-et-vient des employés de la gare, puis un rassemblement devant un wagon, tout à côté du sien, attira son attention.

Qu'y avait-il? Il s'informa. Un crime venait d'être commis.

Il s'approcha du compartiment de première classe où le drame s'était passé.

Sur le tapis, gisait le corps ensanglanté d'un voyageur qui avait la tête fracassée.

Ce n'était pas un cas de suicide, car aucune arme ne se trouvait à côté du cadavre.

Le malheureux avait été tué, surpris dans son sommeil, probablement, car il n'y avait pas trace de lutte dans le compartiment; les coups avaient été tirés par la fenêtre de la portière, dont la vitre était brisée.

Pinson, fendant la foule qui s'était amassée devant le wagon, reconnut, dans le mort, le voyageur frileux qu'il avait remarqué au départ de la gare du Nord.

Il était de petite taille, et répondait assez exactement au signalement, relativement vague pourtant, qu'il avait de Juan Elcano.

— Voilà qui se corse! pensa-t-il.

Avançant rapidement sur le quai, il s'assura que le militaire était toujours dans son compartiment de deuxième classe.

Allongé sur la banquette, il dormait ou feignait de dormir à poings fermés.

Pinson courut au chef de gare et, déclinant sa qualité d'inspecteur de la Sûreté, le pria de requérir les deux gendarmes de service.

— Empoignez-moi cet homme, leur dit-il, en leur désignant le soldat.

— Mais...

— Service de la Sûreté!

Le militaire opposa une résistance des plus vives, prétendant ne pas comprendre ce qu'on lui voulait.

— Allons, c'est bien, Savelli, faut pas nous la faire à l'innocence de l'enfant qui vient de naître, gouailla Pinson, quand il put passer les menottes à l'homme enfin maîtrisé. On sait ce qu'on sait.

— Mais je ne conçois pas, fit le chef de la Sûreté, comment ces deux bandits ont pu devenir ennemis mortels? Puisqu'ils avaient fait le coup ensemble...

— C'est cependant bien simple, répliqua Pinson. Il était entendu entre eux que Savelli, seul arrêté, et devant être probablement remis en liberté, peu après, les deux malandrins se réuniraient ensuite, pour vendre le produit de leur vol à Londres.

« Savelli, libre, ne put rejoindre son complice; il se rendit compte, alors, qu'il avait été « fait » par un faux-frère.

« D'où sa colère. Il jura de se venger, et, retrouvant la piste de Juan Elcano, apprenant son départ par le train de Calais, il s'affubla d'un uniforme pour que l'autre ne pût le reconnaître.

« S'étant assuré du compartiment qu'il occupait en première classe, il en choisit un de seconde, tout proche, et, dans le trajet de Paris à Creil, ouvrant la portière et gagnant, par le marchepied, le wagon où se trouvait Elcano, il le brûla, comptant ne point être soupçonné et pouvoir, sous son uniforme, gagner Calais, sans être inquiété; puis, de là, il pourrait tranquillement passer en Angleterre.

« Et d'ailleurs, termina Pinson, n'a-t-on pas retrouvé la perle de Dumoulin, soigneusement enveloppée de papier, dans une des poches de Pietro Savelli?

*(Reproduction interdite.)*

## LA SEMAINE CRIMINELLE
# DANS LE NORD

**UN DRAME DE L'IVRESSE.** — Un batelier était rentré ivre à bord de sa péniche en stationnement à Bouchain. Sous prétexte que le café brûlait, il chercha querelle à sa femme et la frappa. Lasse d'être maltraitée, car cette scène n'était pas la première dont elle fût victime, la batelière monta sur le pont de son bateau avec son enfant âgé de 10 ans, dans l'intention de s'en aller. Mais elle fut rejointe par l'ivrogne qui saisit brutalement le bambin par les épaules et le jeta à l'eau; puis il enleva la planche reliant le bateau au quai pour empêcher la mère de quitter le bateau et de porter secours à son fils. La malheureuse femme affolée, appela à l'aide. Un batelier accourut, se pencha sur le bord et fut assez heureux pour saisir le malheureux enfant par un bras et le retirer sain et sauf. Son coup fait, inconscient, l'ivrogne se coucha sur le plancher et s'endormit. Il fut réveillé par l'arrivée des gendarmes. Voyant ceux-ci, il entra dans une grandre colère; il se jeta sur eux et se mit à les frapper à coups de poing. Mais, ils eurent raison du forcené; ils lui passèrent les menottes et l'arrêtèrent. BOUCHAIN.

**FRAPPÉ A COUPS DE COUTEAU.** — Remarié avec une veuve qui avait déjà deux fils du premier lit, un homme voyait d'un mauvais œil les projets de mariage ébauchés entre l'aîné des fils, âgé de 26 ans, et une jeune fille du voisinage. En l'absence du fils, il refusa l'autre jour de recevoir la jeune fille. Quand l'amoureux rentra, une violente querelle éclata entre son beau-père et lui. Mais il eut le dessous et le mari de sa mère le frappa de 6 coups de couteau, lui arrachant presqu'un œil, et lui tailladant le cuir chevelu. BOULOGNE.

**LA FOLIE DE LA PERSÉCUTION.** — Des détonations mettaient en émoi en plein après-midi les habitants de la rue de Lille. Une femme de 47 ans, atteinte de la folie d'une persécution, s'était armée d'un revolver et pénétrant dans la loge du concierge de la maison qu'elle habite, elle lui criait : « C'est toi qui as tué mon frère! » En même temps, elle faisait feu. Le concierge ne fut pas atteint, mais les passants eurent grand peine à désarmer la malheureuse fille. LILLE.

**POUR UN COR AU PIED.** — Après s'être quelque peu amusé plusieurs étudiants passaient vers le soir, rue de l'Hôpital-Militaire, quand l'un deux accosta un passant pour lui déclarer qu'il avait un cor au pied et qu'il désirait être soigné. La plaisanterie ayant été mal accueillie, une discussion s'éleva bientôt et des coups de poing furent échangés. Le commissaire de permanence a dressé des contraventions aux batailleurs. LILLE.

**NOYÉE AVEC SON ENFANT.** — Lasse de la mésintelligence qui régnait entre elle et son mari, une jeune femme résolut de se suicider et d'entraîner dans la mort son bébé âgé d'un an. Elle prit son enfant et se rendit au bord de la rivière, près du moulin. Serrant dans ses bras la petite victime, elle se jeta à l'eau. Les deux cadavres ont été retrouvés. CAMBRAI.

**RIXE TRAGIQUE.** — Adversaires politiques, deux hommes se prirent de querelle, à la sortie d'une réunion électorale. L'un d'eux, pour apprendre à l'autre à être de son avis, lui porta un violent coup de pied dans le ventre. Le blessé tomba et son adversaire continua à le frapper tout à son aise. Trois jours plus tard, la victime était morte. LOOBERGHE.

### Un député allemand trop indiscret

En novembre dernier, un député allemand était accusé de s'amuser à jeter un coup d'œil indiscret, à travers un trou percé dans une planche, sur les ébats des dames abonnées à certains bains de natation. Un de ses adversaires lui ayant reproché ses mœurs hypocrites, le nouveau député l'assigna en diffamation. Au cours du procès, il fut établi que le député avait été surpris au moment où, par un trou percé dans une clôture en planches, il jetait des regards indiscrets dans les bains des dames, à Gengenbach. A ce moment, le peu discret député avait raconté qu'il surveillait les ébats de sa propre femme. Le tribunal jugea que le député s'était rendu coupable d'un absolu manque de tact.

Son adversaire s'est entendu cependant condamner à 150 marks d'amende. Les frais du procès seront supportés par les deux parties.

### Des Antropophages en Hongrie

La gendarmerie de Buda-Pesth a arrêté un tzygane, nommé Rosbasse qui exhumait les cadavres fraichement enterrés et s'en nourrissait avec sa famille.

### La ruse du stagiaire

On a ri beaucoup au Palais de Justice, à Paris, de la petite aventure qui suit, arrivée à un pétulant secrétaire d'un maître très arrivé.

Il avait défendu un gaillard peu recommandable.

— Mon garçon, lui dit-il, il faut tout d'abord vous constituer un passé honorable. Voici cent sous ; allez au commissariat, dites que vous avez trouvé cette pièce et demandez un reçu.

L'inculpé fit la démarche, rapporta le reçu à l'avocat qui le mit dans sa poche et plaida d'un cœur allègre.

— J'ai là, termina-t-il, un document attestant que, la semaine dernière, mon client n'a pas hésité à déposer au commissariat une pièce de cinq francs trouvée par lui sur la voie publique.

— Cher maître, lui dit le président après avoir consulté le papier, il s'agit d'un franc et non de cinq !

— Cinq, monsieur le président, je suis sûr de son chiffre.

— Pardon ! un franc seulement !

Le reçu, en effet, ne portait qu'un franc. L'avocat ne l'avait pas lu, mais l'accusé fut acquitté tout de même. Le stagiaire avait été plus malin que les juges, mais l'honnête fripouille avait tout de même chipé quatre francs à son subtil défenseur.

### La moralité du Cinématographe

Une société vient d'être fondée en Allemagne, pour le relèvement moral et scientifique du cinématographe.

La vertu ne peut pas se plaindre. Jamais on ne s'est occupé d'elle comme de nos jours. Il y a, dans tous les coins, des Ligues qui se sont donné mission de la protéger, de la défendre, de l'honorer, de la récompenser. Et l'on se demande parfois comment nous faisons pour n'être pas tous des petits saints.

### Le prix d'une femme

Deux jeunes femmes du Creusot, profitant d'un après-midi ensoleillé, se rendaient dans un établissement à proximité de la ville, où les rejoignirent deux jeunes gens qui leur offrirent un lunch.

Lorsque le quart d'heure de Rabelais fut arrivé, les deux jeunes gens filèrent à l'anglaise, laissant dans un cruel embarras les jeunes femmes, que le restaurateur retint jusqu'à ce que le montant des dépenses, une somme de 12 francs, lui fût payé.

L'une d'elles possédait 6 francs, qu'elle donna, et obtint sa liberté. Quand le mari de la seconde rentra de son travail, le soir, et trouva la maison abandonnée ; il s'enquit de son épouse auprès de l'amie de celle-ci, qui après bien des réticences, lui indiqua l'endroit où il la trouverait, et celui-ci de s'y rendre à la hâte...

Le restaurateur lui ayant réclamé 6 francs pour délivrer sa prisonnière :

— Vous croyez qu'elle vaut cette somme, dit-il ; eh bien, je vous l'abandonne pour ce prix.

Et il reprit le chemin du logis.

Qui fut embarrassé ? Ce fut le restaurateur, qui ne jugea pas utile de conserver son gage.

Comme conclusion, il y aura demande en divorce.


**UN MONSIEUR** offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à **M. VINCENT**, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.



# LE DISQUE PATHÉ

**SUPPRIME L'AIGUILLE** et l'usure qu'elle produit.

*La supériorité des Disques Pathé fonctionnant* **SANS AIGUILLE** *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes.*

*L'emploi du* **SAPHIR INUSABLE** *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. — Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

*A TOUS ET PARTOUT*

**8 JOURS**

*à l'ESSAI*

Faculté de comparer avec les autres systèmes

**Le Théâtre chez Soi**

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE :
Chants accompagnés par l'orchestre complet.

**INVENTION NOUVELLE**

*Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.*

**GIRARD & BOITTE**
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes.

**DERNIÈRE INVENTION !**

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus ! Tout le monde exige les merveilleux disques Pathé et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige !

**Adaptation instantanée et sans frais.**

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

*Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.*

**30 MOIS DE CRÉDIT**

**6 fr. PAR MOIS**

*Les Disques* PATHÉ *donnent les plus longues auditions.*

**Collection Formidable et Sublime de 130 MORCEAUX**

**20** Centimes PAR JOUR

**LES CONQUÊTES DE LA SCIENCE**

Le cylindre de cire a été abandonné pour le disque à aiguilles qui a été abandonné, à son tour, pour le disque à saphir, supprimant l'usure, donnant le ton juste et le souffle vibrant de la voix humaine.

Attention aux grossières imitations allemandes ! Comparez la longueur de l'audition, la maîtrise du chant et le détail des accompagnements.

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection !

**Le Phonographe à disques**, le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions Pathé : La suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra-fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui fait sortir définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts ; ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

**Le nouveau diaphragme Pathé** est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non-seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement, la supériorité du Saphir sur l'aiguille est écrasante.**

Le disque Pathé est la merveille des merveilles, d'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse, il rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre ; la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix.

**NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.**

Le disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de **Disque Artistique.** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20,000 morceaux en toutes langues qui constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde !

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **130 morceaux sur disques double face, choisis parmi les meilleurs.**

DESCRIPTION DE L'APPAREIL : 29 × 29 c/m à la base, 13 c/m de haut, ébénisterie de grand luxe, grand pavillon mobile, forme tulipe, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 c/m de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin. — Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

**MOINS CHER QU'AU COMPTANT**

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa superbe collection des 130 morceaux artistiques et tous les accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

**Un CRÉDIT de 30 MOIS**

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des disques, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr par mois jusqu'à complète libération du prix total de **180** francs.

*L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste et sans frais pour l'acheteur.*

**Nous vendons en confiance.**

**Rien à payer d'avance. Fourniture immédiate.**

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

***L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.***

**GIRARD & BOITTE**
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS de VENTE et d'AUDITION : 47, Rue d'Enghien.

**LISTE des 130 MORCEAUX CHOISIS**
*DISQUES de 21 c/m de diamètre, double face.*

**OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES**

1. Le Roi de Lahore (*Promesse de mon avenir*), par RENAUD.
2. La Favorite (*duo du 4e acte*), par Mmes DELNA et ALVAREZ.
3. Les Huguenots (*Pif-Paf*), par AUMONIER.
4. Patrie (*Pauvre martyr obscur*), par DELMAS.
5. Rigoletto (*Comme la plume au vent*), par AFFRE.
6. Benvenuto (*De l'art*), par NOTÉ.
7. Mignon (*Elle ne croyait pas*), par BEYLE.
8. Joconde (*Dans un délire extrême*), par BOUVET.
9. La Damnation de Faust (*Voici des roses*), par DANGÈS.
10. Carmen (*Toréador*), par RENAUD.
11. Joseph (*Champ paternel*), par ALVAREZ.
12. Les Cloches de Corneville (*Va petit mousse*), par VAGUET.

**ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS**

13. Souhaits à la France (*mélodie avec chœurs et orchestre*), par NUIDO.
14. Je ne sais plus (*avec orchestre*), VAGUET.
15. Etoile d'amour (*avec orchestre*), VAGUET.
16. Rancœur lasse (*avec orchestre*), VAGUET.
17. La Vierge à la Crèche, par VAGUET.
18. On a oublié, par VAGUET.
19. Le Petit Sifileur, par VAGUET.
20. Rêve ou Folie, par VAGUET.
21. Mireille, par VAGUET.
22. Petits Bambins d'Amour, par VAGUET.
23. La Libellule, par VAGUET.
24. Trianon, par VAGUET.
25. Les Trois Roses, par VAGUET.
26. O Sole Mio (*avec orchestre*), par VIGNEAU.
27. La Chanson de Marinette (*avec orch.*) par VIGNEAU
28. Si tu voulais (*avec orch.*), par VIANNENC.
29. La Valse rose, par Mme Jane MEREY.
30. Chemineau chemine, par ELVAL.
31. Ninon voici les roses, par ELVAL.
32. Si l'on connaissait la Femme, par MERCADIER.
33. Les fiançailles roses, par MERCADIER.
34. Ressemblances, par MERCADIER.
35. Partenza (*Chanson napolitaine*), par MERCADIER.
36. Ultime raison, par MERCADIER.
37. Petite femme qui passe, par MERCADIER.
38. Le portrait de Mireille, par MERCADIER.
39. J'ai faim d'amour, par MERCADIER.
40. Mon Cœur (*Romance*), par PICCALUGA.
41. La Poule chanteuse (*Mélodie*), par BELMOMME.
42. Quand je te vois, par MAGNENAT.
43. Les deux Grenadiers, par GRESSE.
44. La Marseillaise, par GRESSE.
45. Elle n'était pas jolie, par GEORGEL.
46. Jolie Fleur des Champs, par GEORGEL.
47. Sur la bouche, par DALBRET.
48. J'ai tant pleuré (*avec orchestre*), par DALBRET.
49. Le Roi des Tyroliens (*Tyrolienne*), par CHARLESKY.
50. Linette (*Chanson valse*), par MARCELLY.
51. Le Biniou, par MARÉCHAL.
52. Le petit Portrait, par MARÉCHAL.
53. Ah ! dis-le moi, par MARCELLY.
54. Dans mon vieux temps, par DALBRET.
55. Cœur d'enfant, par DALBRET.
56. Le Permis de Pêche, par FREY.
57. Un Monsieur qui bégaye, par FREY.
58. Dans la Rue (*Cri de Paris*), par FREY.
59. Le Martyr de la Rue Popincourt, par FREY.
60. Les gaîtés du Téléphone, par FREY.
61. La Ballade des Agents, par CHARLUS.
62. La Jolie boiteuse (*avec orch.*), CHARLUS.
63. La Dernière carotte (*monolog.*), POLIN.
64. J'ai un rosier (*avec orchestre*), DRANEM.

**ORCHESTRES — DANSES — SOLIS**

65 à 130 :
- Dix Valses.
- Six Mazurkas.
- Six Polkas.
- Quatre Scottishs.
- Cinq Morceaux 2 Quadrilles complets.
- Cinq morceaux Quadrille des Lanciers complet.
- Un Pas de Quatre.
- Deux Cors de Chasse.
- Deux Pistons.
- Un Violon.
- Un Violoncelle.
- Une Mandoline.
- Deux Orchestres Tziganes.
- Vingt Morceaux d'Orchestres divers (Marches Militaires, Fantaisies, Ouvertures, etc., etc.)

**17 BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

*Je soussigné, déclare acheter à* MM. GIRARD & BOITTE, à Paris, l'APPAREIL à DISQUES PATHÉ *et la Collection des* 130 Morceaux choisis sur disques double face, *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* 6 fr. *jusqu'à complète liquidation de la somme de* 180 francs, *prix total.*

*Fait à* ..... *le* ..... 19

Nom et Prenoms .....

Profession ou Qualité .....

Domicile .....

Département .....

Gare .....

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

SIGNATURE :

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

**GIRARD & BOITTE**, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS (XeArt)

Le Disque Pathé se présente en quatre diamètres différents, savoir : 17 centimèt. (1 fr. 25) — 21 centimèt. (2 fr.) — 28 centimèt. (5 fr.) — 50 centimèt. (16 fr.)

***L'ampleur de la sonorité et la beauté de l'expression augmentent avec le diamètre du disque.***


## Concours n° 24 (9 séries)

## CONCOURS DES PROFESSIONS

### HUITIÈME SÉRIE

Vous avez tous été émerveillés, chers lecteurs, par l'habileté professionnelle de certains détectives dont nous vous avons conté les exploits dans ce journal. Aujourd'hui nous allons vous demander de rivaliser avec eux et d'essayer même de les surpasser, en ingéniosité.

Voici le problème que nous vous prions de résoudre :

Étant donnée une image que voici sur laquelle se trouvent des êtres, des objets, des mots, des signes, etc., trouver le nom d'une *profession*.

Pour arriver à ce résultat vous choisirez un certain nombre seulement de ces êtres, objets, mots, signes, etc. (car les autres sont parfaitement inutiles et placés là dans le seul but de vous dérouter), vous les lirez à la façon des rébus et si vous savez vous y prendre, vous trouverez vite le nom d'une profession.

Ex. : Une *boule*, un *ange* et un *geai* se trouvant sur l'image signifieraient : boulanger.

Ce concours comprendra neuf séries et chaque série un nom à trouver.

Lorsque paraîtra la neuvième série, nous vous indiquerons la date à laquelle vous devrez nous envoyer ensemble les neuf réponses.

Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les neuf solutions devront être adressées à M. Lecoq, à l'*Œil de la Police*, 75, rue Dareau, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres, ni mandats.

Indiquer *nettement* sur l'enveloppe d'envoi le nom ou le numéro du concours.

Il est indispensable d'envoyer avec les neuf solutions, les neuf bons de concours qui se trouvent au bas de la page 11.


**MESDAMES** Pour DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES envoi discret du *RÉGLOGÈNE LACROIX*, contre 10f mandat ou remb^t à **G. LACROIX**, Pharmacien-Spécialiste à **LILLE**

**SAGE-FEMME** 1re Cl. *Discrétion absol. Pension* Barlet, 112, rue Réaumur Beauté des Seins. Epilation. Obésité. — Renseignements gratis





Abonnements à l'ŒIL DE LA POLICE :
FRANCE : 6 francs par an — ÉTRANGER : 8 francs par an
Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite
L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABEILLE
(Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50c pour recevoir franco à domicile.)
*Adresser les demandes, 75, rue Dareau, Paris.*


L'ŒIL DE LA POLICE — **CONCOURS N° 24** — *Concours des Professions* — BON N° 8

Conserver ce bon et nous l'envoyer à la date que nous indiquerons.

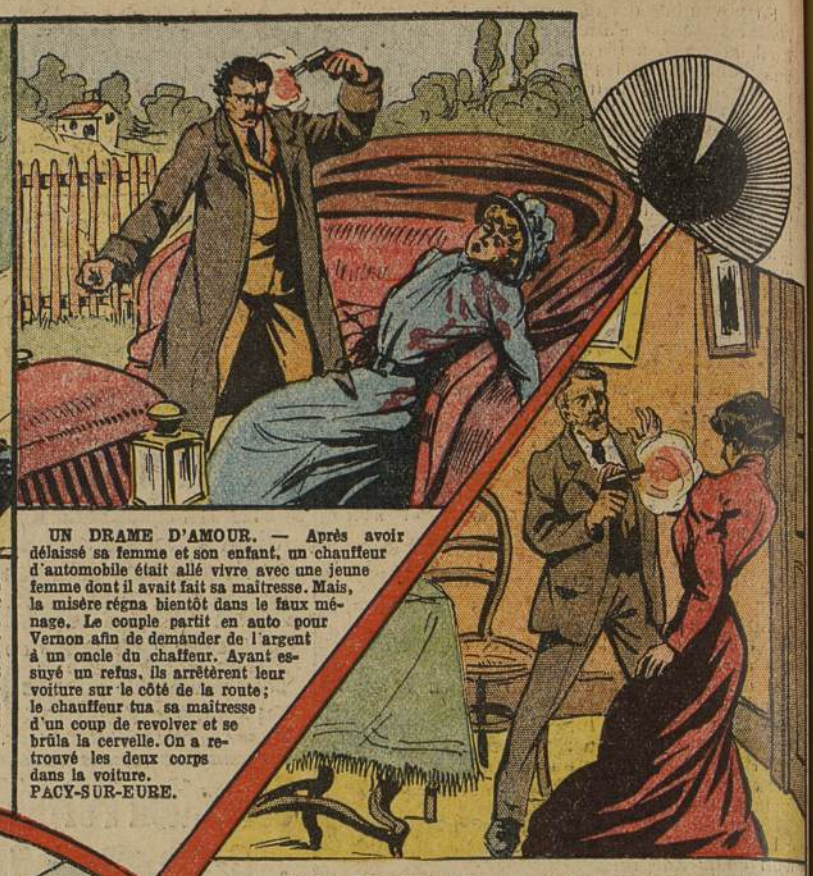
Nous publierons dans notre prochain numéro

*la suite de notre 26e Concours*

LES PILLEURS D'ÉPAVES

**SAUVÉ PAR UN SINGE.** — Le dompteur Henriquisen, à Berlin, commençait le dressage d'un tigre dans la cage duquel personne n'était jamais entré. La bête féroce sauta sur l'homme, mais un chimpanzé, que le dompteur avait amené avec lui, se jeta sur le tigre, qui lâcha prise et alla se blottir dans un coin de la cage. Le dompteur, miraculeusement sauvé, n'a pas renouvelé expérience.
ALLEMAGNE.

**DANS LE MAQUIS.** — Après avoir violé une petite bergère, deux misérables, pour faire disparaître la trace de leur forfait, lièrent les bras et les jambes de leur victime et mirent le feu à ses vêtements puis disparurent. La pauvre enfant, évanouie, fut incapable d'appeler au secours. Sa mère parvint à la retrouver. Le corps ne faisait qu'une plaie ; la figure et les yeux n'étaient pas atteints.
CORSE.



**UN DRAME D'AMOUR.** — Après avoir délaissé sa femme et son enfant, un chauffeur d'automobile était allé vivre avec une jeune femme dont il avait fait sa maîtresse. Mais, la misère régna bientôt dans le faux ménage. Le couple partit en auto pour Vernon afin de demander de l'argent à un oncle du chaffeur. Ayant essuyé un refus, ils arrêtèrent leur voiture sur le côté de la route ; le chauffeur tua sa maîtresse d'un coup de revolver et se brûla la cervelle. On a retrouvé les deux corps dans la voiture.
PACY-SUR-EURE.

**MORT ATROCE.** — Atteint de neurasthénie, un menuisier avait, à maintes reprises parlé de se suicider. Il se rendit dans la campagne, s'arrêta contre un petit mur et s'assit sur une cartouche de dynamite à laquelle il mit le feu. L'explosion fut formidable. La tête, séparée du tronc, a été retrouvée, en partie seulement, à quelque cent mètres du mur. Une main était restée appliquée contre le mur ; le tronc avait complètement disparu. On trouva accrochée à un buisson une partie des chairs. On ne ramassa pas sur place dix kilos de chair.
SAINT-FLOUR.

**DES PIRATES EN CASPIENNE.** — Des bateaux de pirates ont fait apparition sur la mer Caspienne.
Un grand navire russe de la Compagnie Alanassieff a été attaqué par eux. Après une bataille acharnée, beaucoup de matelots ont été tués. Toute la cargaison a été pillée.
Les pirates se sont sauvés du côté de la côte persane.
CAUCASE.

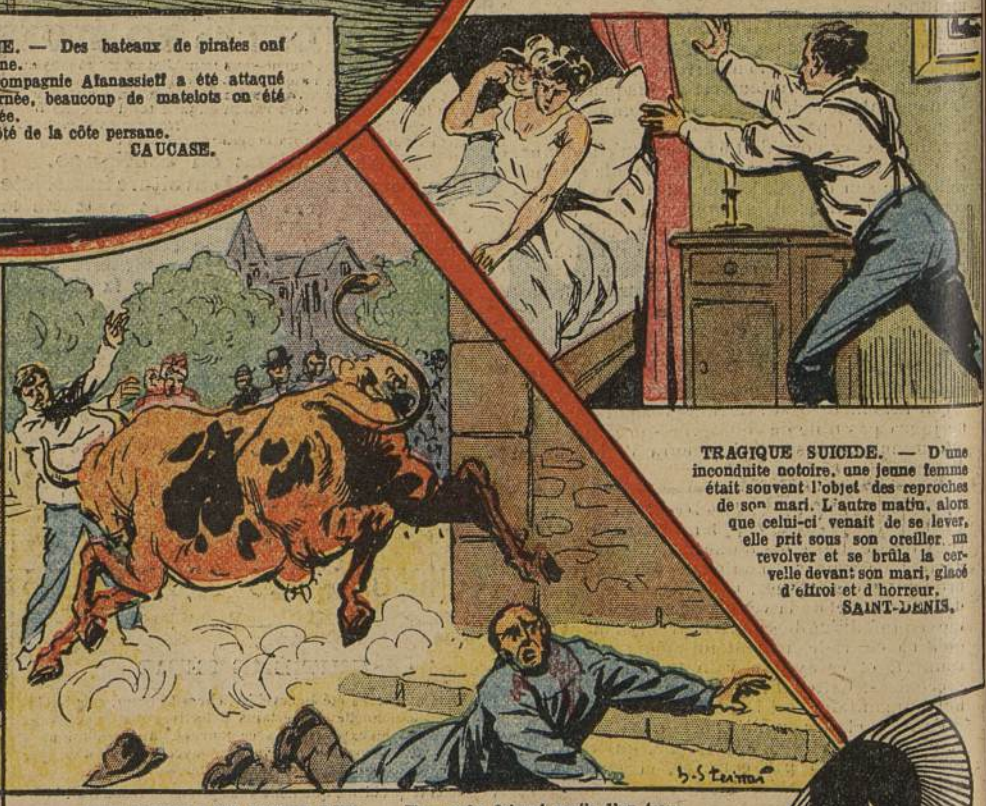
**TUÉE PAR SON PÈRE.** — Un gouverneur des colonies en congé à Armissian, était en train de nettoyer un revolver lorsque sa fille aînée âgée de dix-sept ans, vint, toute joyeuse, vers lui, pour l'embrasser et l'enlaça. Mais tout à coup, une détonation retentit ; une balle oubliée par mégarde dans le revolver venait de partir et traversait la tête de la jeune fille qui tomba foudroyée.
NARBONNE.

**UN PÈRE DÉNATURÉ.** — A Jever, un ouvrier ayant été dénoncé par sa fille, qu'il avait violentée, fit une scène à sa victime et finalement lui plongea son couteau dans le dos. Le manche s'étant brisé, la jeune fille sauta par la fenêtre et s'enfuit chez une voisine qui lui prodigua les premiers soins et fit venir un médecin. Son état est assez grave. Quant au père dénaturé, on le trouva pendu dans sa chambre.
ALLEMAGNE.

**LA FIN D'UNE IDYLLE.** — Désespérés de ne pouvoir être complètement l'un à l'autre, deux amants, un garde républicain et une femme mariée, résolurent de mourir ensemble dans la petite chambre du boulevard Voltaire où ils abritaient leurs amours. Tous deux se couchèrent, puis le garde, armé de son revolver d'ordonnance, tua sa maîtresse d'une balle en plein cœur ; il se tua ensuite d'un autre coup de la même arme en pleine poitrine.
PARIS.

**TUÉ A COUPS DE MATRAQUE.** — A Louvain, un jeune homme de vingt-six ans, qui dirige un commerce de bois, a été assassiné à coups de matraque par des individus qui s'emparèrent des clefs qu'il portait sur lui et à l'aide desquelles ils pénétrèrent dans ses magasins, où ils firent main basse sur plusieurs milliers de francs. Ils jetèrent ensuite leur victime à l'eau.
BELGIQUE.

**UN DRAME A LA CASERNE.** — Froissé de quelques observations que lui faisait son capitaine dans la cour du quartier, un artilleur jeta à la face de cet officier le paquetage qu'il portait. Il s'enferma ensuite dans la salle des rapports ; des soldats, des sous-officiers et plusieurs gendarmes enfoncèrent la porte ; mais le soldat les frappa à coups de chaise et d'encrier. Un des gendarmes eut un doigt arraché.
VERSAILLES.



**TRAGIQUE SUICIDE.** — D'une inconduite notoire, une jeune femme était souvent l'objet des reproches de son mari. L'autre matin, alors que celui-ci venait de se lever, elle prit sous son oreiller un revolver et se brûla la cervelle devant son mari, glacé d'effroi et d'horreur.
SAINT-DENIS.

**UNE CORRIDA EN PLEINE RUE.** — Une vache faisant partie d'un troupeau qu'un garçon boucher était allé chercher en gare, s'est échappée, a parcouru à une allure folle plusieurs voies et places les plus fréquentées de la ville. Sur son passage, la bête affolée a renversé de nombreuses personnes qui ont été plus ou moins contusionnées. L'une d'elles, un cultivateur des environs, a été atteint d'un coup de corne.
LIMOGES.

*Le Gérant :* A. CHATELAIN.

Corbeil. — Imp. Caïré.